

LE NOUVEAU
PERE DE FAMILLE.

SECONDE PARTIE.



LE NOUVEAU
PERE DE FAMILLE.
HISTOIRE

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez NYON pere, quai des Augustins;
à l'Occasion.

M. DEC. LXVIII.

LE NOUVEAU

PREMIER DE LA

LIBRAIRIE

DE

PARIS





LE NOUVEAU PERE DE FAMILLE.



CHAPITRE XII.

LE jeune Morfon étoit combattu par les sentiments d'estime qu'il avoit conçus pour Juliette, & par la honte secrète d'avoir des dispositions différentes à l'égard de son pere. La conduite de cette fille admirable étoit un reproche continuel & importun de ses démarches; &

A

son exemple rallentit dans son cœur ; pendant plusieurs jours, le goût des dissipations. Il fut plus assidu à ses devoirs & dans la maison paternelle. Les déhors hypocrites qu'y affectoit Brocsham le soutenoient dans les principes de sagesse & d'affection que Juliette lui avoit inspirés pour lui-même & pour son pere. Ou il oublioit que la réforme de son ami n'étoit qu'une feinte, ou il desiroit qu'elle devînt sincere.

Le perfide Chevalier s'aperçut de ces effets d'un bon exemple. Il sentit que s'il leur laissoit faire de nouveaux progrès, le Professeur lui échappoit. Il employa ce raisonnement facile & séduisant qui lui étoit familier, pour affoiblir le mérite de Juliette. Elle n'affectoit, disoit-il au Professeur, des soins si tendres pour le paralytique Phipps, que pour lui

fermer les yeux sur d'autres instans de sa vie. Sans doute elle travailloit la nuit ; mais à quel ouvrage ? A moins que d'être imbécille , ne le devine-t-on pas aisément ? Pour lui , il étoit persuadé que tout cet étalage de tendresse filiale n'étoit qu'un stratagème par où cette fine Agnès couvroit plus d'une intrigue. Le travail forcé mine la santé ; la pauvreté qu'il ne peut bannir ne l'altère pas moins : cependant Juliette en embonpoint , fraîche , recherchée même dans sa simplicité , ne se ressentoit ni de l'un ni de l'autre. C'est ce défaut de vraisemblance qui est pour les connoisseurs la pierre de touche des actions. Dès que je le remarque , les prodiges mêmes ne m'en imposent point ; les motifs secrets se dévoilent à mes yeux , & je n'estime les choses que leur juste valeur.

D'ailleurs, mon ami, ajoutoit-il ; ne croyez point des regles démontrées par l'expérience. Vous ne pourrez vous refuser à ceci. Juliette n'étoit pas cachée pour tout le monde. Je connois des gens qui savoient où la trouver. S'il m'étoit permis de me citer , je vous dirois qu'elle étoit assez apprivoisée dans les rendez-vous qu'elle accordoit ; & pour une demi guinée..... mais je perds mon tems à vous prouver des choses si claires. Soyez sûr , mon ami , que si on appliquoit le flambeau de la critique à toutes les actions humaines , on rabattrait bien de l'opinion qu'on en a communément. Il est pourtant nécessaire d'user de cette précaution , pour ne pas nous tromper dans nos jugemens , & donner dans mille erreurs.

Ces calomnies assaisonnées d'un

air

air de vraisemblance , & répétées à propos , calmerent peu à peu ses inquiétudes. Ils reprirent le cours de leurs plaisirs. Le Chevalier gaignoit chaque jour dans l'esprit du Docteur , & chaque jour il faisoit des progrès dans sa confiance. Dans ces commencements , le Professeur entra de très bonne heure quelques jours de suite ; & les autres , il avoit l'attention de dire où il soupoit , & son ami celle de passer la soirée auprès de son pere. Dans ce dernier cas même , le domestique , qu'on avoit gagné , disoit toujours au Docteur que son fils ne manquoit point de revenir à onze heures.

Celui-ci s'étoit fixé chez Miss Gloriot. Soit que cette Actrice fût flattée des hommages d'un cœur qu'elle imaginoit tout neuf , soit qu'elle espérait qu'à l'aide de Brocsham elle

parviendrait à lui inspirer du goût pour le mariage, elle avoit eu un véritable chagrin de l'avoir traité trop rigoureusement dans sa première visite. Le peu de succès de son manège, & une absence de près de huit jours que le Professeur avoit faite après l'aventure de Juliette, absence qu'elle n'attribuoit qu'au peu d'espoir qu'elle lui avoit donné; toutes ces raisons, dis-je, la déterminèrent à se l'attacher, s'il pouvoit revenir, par d'autres moyens. Elle lui marqua la plus grande joie de le revoir, & se plaignit qu'il l'eût tant négligée; mais d'un ton qui annonçoit plutôt le regret d'un plaisir solide qu'on auroit pu goûter dans cet intervalle, que celui de la dissipation que le désœuvrement desiré dans les visites indifférentes. Des regards languissans, des avances ménagées,

succéderent aux douces plaintes, & inviterent l'Amant à obtenir un pardon qu'on se repentoit de n'avoir pas déjà accordé, & à chercher dans les bras de la volupté la certitude d'être aimée.

Le jeune Morfon au comble de ses vœux, dans un moment où il n'osoit envisager la défaite de Gloriole que comme l'ouvrage de plusieurs mois de soins, ne put cacher sa joie & son triomphe à son ami. Celui-ci parut partager l'une sincerement, & l'engagea à jouir de l'autre le plus longtems possible. Ces sortes de personnes, lui dit il, connoissent les plus secrets mysteres de l'amour; elles ont l'art d'attacher des douceurs aux moindres choses, & de relever le plaisir même. Les autres femmes l'affadissent par nonchalance, ou le défigurent par hauteur; celles-ci le

réveillent par mille petits riens qui n'appartiennent qu'à elles. Quand elles donnent leur cœur, ce qui est rare je l'avoue, c'est avec la douce violence de l'emportement. Miss Gloriole est capable de constance, & au dessus de toute vue d'intérêt. Son cœur seul a dicté l'engagement qu'elle a formé avec vous. Cette fille est supérieure à son état ; elle a des desseins hardis, dont le succès la portera à un haut degré de gloire & d'élevation. Je ne doute point qu'elle ne vous mette dans sa confiance, quand elle aura connu la discrétion dont vous êtes capable. Je fais même que, depuis qu'elle vous est attachée, elle prend de nouvelles mesures pour accélérer l'exécution de ses projets, & pour partager avec vous les grands avantages qui en résulteront. Je ne vous dissimulerai point

que je fais tout , & qu'en ce moment je suis obligé de vous quitter , pour donner quelques soins à cette affaire. Je vous rejoindrai à dîner chez votre pere.

Quand ils se furent séparés , le Professeur fit de sérieuses réflexions sur cette affaire , dont le Chevalier lui avoit toujours parlé énigmatiquement. Quelle pouvoit-elle être ? que signifioient ces grands avantages qu'on lui promettoit ? s'agissoit-il de quelque procès considérable que Gloriole se flattoit de faire gagner par son entremise ? dans ce cas-là , les récompenses sont pour l'ordinaire en argent ; de relever quelque maison ruinée ? de faire rentrer l'héritier présomptif dans ses biens , & de l'épouser ? Par là , Gloriole acqueroit autant de gloire que d'élévation. Mais , par quel moyen , infidele

à son Amant, passant dans les bras d'un autre , partageroit-elle avec le premier les avantages qu'elle espéroit?...

Passant dans les bras d'un autre : étoit-ce là cet engagement solide & dicté par le cœur ? étoit-ce ainsi que Gloriole étoit capable de constance ?

Cette idée lui causa une vive inquiétude. En vain il se rappella que , dans cette hypothese qu'il avoit imaginée , il lui étoit impossible de concilier le mariage de sa maîtresse avec un Grand & les promesses que son ami lui faisoit. Il craignoit que , par quelque ressort qu'il ne pouvoit découvrir , ces difficultés ne s'applanissent. Ami cruel ! s'écrioit-il en gémissant , tu m'as ménagé la possession d'un cœur , tu me vantes mon bonheur , tu combles d'éloges la personne qui en est l'objet ; & c'est

pour troubler la félicité que tu célèbres, en semant des doutes dans mon esprit, en m'embarrassant de promesses enveloppées & mystérieuses, en déchirant mon ame d'inquiétudes & d'alarmes. Ah, cher ami ! je suis injuste, sans doute ; tes intentions sont pures. Je t'ai trop d'obligations pour craindre que tes démarches ne tendent pas à ma satisfaction. Quelle impatience j'ai d'apprendre ce grand secret ! Mettez, chere Miss, mettez promptement ma discrétion à l'épreuve ; vous vous convaincrez qu'il n'en est point auxquelles elle ne résister.

Enfin, jugeant qu'il étoit déraisonnable de s'alarmer avant d'être pleinement éclairci, il se proposa de redoubler ses instances auprès de son ami & de Gloriot, pour les déterminer à avoir plus de confiance en lui, & se

flatta d'y réussir sans un long délai.

CHAPITRE XIII.

LE Chevalier arriva chez son pere peu de tems après. L'expédition de l'infortuné Prince Edouard en Ecosse fut le sujet de l'entretien avant & pendant le dîner. Le Docteur plaignit ce brave rejetton de la Maison de Stuart, qui cherchoit à travers mille dangers à réveiller l'amour de ses aveugles Sujets. Le Vieillard, bon Anglican, ne regardoit pas moins la révolution qui avoit expulsé cette déplorable Maison d'un Trône acheté au prix de tant de sang*, comme un crime que la pos-

* On compte sept Princes ou Princesses

térité ne pardonneroit pas au Peuple Anglois. Sans rien hasarder sur cette matiere qui pût le compromettre, il se contentoit de gémir sur une catastrophe si terrible. C'étoit, reprit le Chevalier, un sacrifice indispensable pour conserver la Religion que l'Angleterre avoit embrasée, dans sa pureté & dans sa vigueur. La branche Catholique régnant, les Prêtres, les Moines, seroient parvenus à rendre leur culte dominant. Eh, mes enfants! la Religion, cette mere de miséricorde, de charité & de paix, est le prétexte de presque tous nos crimes. Nos loix, en balançant l'Autorité royale, suffisoient pour arrêter les entreprises des Moines. Ces loix sont les

de cette auguste Maison, qui ont perdu la vie sur un échaffaud, ou péri d'une mort violente.

garants des paroles que les Rois de la Grande-Bretagne donnent à leurs peuples , & les font ressouvenir de ne point y manquer. Est-il plus vraisemblable que les Stuarts nous eussent portés à nous conformer à leurs sentiments sur le culte divin , qu'il ne l'est qu'ils se fussent déterminés à prendre les nôtres ? Un Prince qui aime ses Sujets, s'ennuie d'avoir des opinions différentes , ses droits en souffrent souvent ; pour les maintenir ou pour les étendre, il préfère de penser comme son Peuple , surtout quand il n'a pas assez d'autorité pour le contraindre à penser comme lui : mais , ajouta-t-il , ces réflexions sont inutiles ; quelques efforts que le malheureux Edouard fasse , il n'y a pas d'apparence qu'il en tire d'autre fruit que de montrer à l'Europe qu'il est vraiment digne de

commander. Ce grand Prince m'a éloigné d'un sujet moins grave dont je me propofois de vous entretenir. Ce matin , en feuilletant mes papiers , il m'est tombé sous la main un cahier qui contient une histoire , dont le récit pourra vous amuser. Il y a un rôle d'ami auquel j'aime à croire que le Chevalier cherche à ressembler par rapport à nous..... Je présume que l'ami dont vous parlez joue un beau rôle : vous ne devez pas douter que je ne m'efforce de l'imiter à votre égard , & pour tout ce qui vous appartient.

Le Docteur parut satisfait de cette réponse , ordonna qu'on servît le café. On repassa dans son cabinet ; & prenant le cahier : Ceci , dit-il , n'est point un roman , c'est une histoire dont je vous garantis les événements , comme en ayant été moi-

même le témoin, Il ouvrit le cahier & lut.

Monsieur Emart , un de ces hommes chez lesquels les Citoyens vont assurer leurs droits & souvent déposer leur fortune , étoit recommandable par une probité exacte dans un état où plusieurs abusent de la confiance publique. Sa droiture & ses lumières le faisoient rechercher dans les affaires de famille les plus épineuses. Plusieurs Maisons de Londres doivent à ses soins la paix dont elles jouissent , & des biens que le démon de la chicanne eût engloutis. Malgré son désintéressement , la multitude des affaires dont il fut chargé , & les récompenses qu'il ne put se dispenser d'accepter de ses Clients , l'enrichirent en peu de tems. Son intelligence le fit nommer , par le Gouvernement, Associé d'une des Ban-

ques nationales. La sagesse de ses conseils & de ses vues produisit dans cette administration les heureux effets qu'on en attendoit.

M. Emart avoit deux freres également estimés, qui faisoient le commerce, l'un, d'étoffes de soie, l'autre de grains. Tous deux avoient une nombreuse famille; & leur fortune, quoiqu'honnête, ne répondoit point à celle de leur frere. Celui ci surchargé d'affaires les voyoit peu : excepté quelques repas où il les assembloit chez lui avec leurs enfants à certaines époques de l'année, ils ne vivoient pas en grande liaison. Nannette, domestique chez le marchand de grains, trouva une condition plus douce, & s'y présenta. Ce ménage n'étoit composé que d'un Vieillard presque nonagénaire, mais sain, & de son fils. Messieurs

Vaspol, c'étoit leur nom, l'arrêteraient sans autre garant de ses mœurs que la promesse qu'elle leur dit qu'elle avoit faite à ses anciens Maîtres de les servir une après-midi de chaque semaine. En effet, Madame Emart ayant ce jour-là de l'argent à faire porter pour son commerce, lui avoit marqué qu'elle n'osoit le confier à sa nouvelle domestique jusqu'à ce qu'elle fût sûre de sa fidélité. Nannette s'étoit prêtée à lui rendre ce service jusqu'à nouvel ordre : d'autant plus qu'elle estimoit M. & Madame Emart, & qu'elle avoit déjà conçu le projet d'employer son entremise pour les lier étroitement avec M. Vaspol le fils, dont elle avoit les plus hautes idées.

Elle se rendit exactement chez ces premiers pendant plusieurs semaines ; son zèle & sa fidélité ne se

rallentirent point à leur égard. Quand elle avoit fini leurs affaires, elle vanroit. Vaspol. Le pere, disoit-elle à Madame Emart, est d'une douceur & d'une tranquillité sans exemple. Les attentions du fils pour le Vieillard ne sont pas moins rares : c'est un amant qui évite tout ce qui peut déplaire à sa maîtresse, & qui ne s'occupe que de tout ce qui la flatte. Ses procédés sont aussi tendres envers ses amis. Point de passions que celles qui conviennent à une belle ame ; une humeur gaie, égale, de l'esprit beaucoup. Savez-vous, Madame, qu'il fait des vers ? En un mot, c'est un garçon charmant.

Ces éloges, réitérés de la part d'une Nannette, joints à la complaisance que Vaspol avoit de leur prêter sa domestique dans des circonstances où elle leur étoit utile, leur inspi-

rerent le desir de lier étroitement avec lui. Dès qu'ils jugerent pouvoir se passer de Nannette, Emart alla remercier Vaspol; lui témoigna combien ils étoient reconnoissants des services qu'il leur avoit rendus par sa gouvernante, & combien ils desiroient trouver l'occasion de lui marquer leur sensibilité. Votre nom, Monsieur, ajouta-t-il, est bien connu chez moi. La bonne Nannette l'y a mis dans une haute estime. Ma femme & mes enfans le prononcent souvent : ils me demandent chaque jour, quand est-ce donc qu'ils auront le plaisir de vous voir. Si vous connoissiez cette femme, ces enfans ! ce sont les meilleurs cœurs. Nous vivons ensemble dans une correspondance d'amitié qui me tire souvent les larmes des yeux : vous seriez attendri à ce spectacle ; votre présence

me le rendroit plus touchant. Si vous daignez vous rendre à l'invitation que j'ai promis de vous faire d'assister dimanche à un repas de famille, nous croirons l'avoir augmentée d'un ami, que nous desirons acquérir depuis longtems.

Vaspol, touché des procédés d'Emart & de sa famille, combla le premier d'honnêtetés, & promit de se trouver au repas. Il s'y convainquit que ce qu'on lui avoit dit de l'empressement mutuel des peres envers leurs enfans, & de ceux-ci envers leurs peres, étoit encore au-dessous de la vérité. C'étoit un combat continuel entr'eux d'égards, de prévenances & de témoignages de tendresse; les freres & sœurs, les cousins & cousines, se disputoient à qui l'emporteroit en affectueux sentimens. Vaspol en recueilloit sa part.

Cette satisfaction, inspirée par l'estime avec laquelle on l'avoit reçu, sembla s'accroître à mesure qu'il se fit connoître. Ce qu'on accordoit à la parenté, ne retranchoit rien des assurances de considération qu'on lui prodiguoit à l'envi ; où plutôt, on eût dit que cette famille ne se chérissoit que pour lui mieux prouver combien elle étoit capable d'amitié.

Le Notaire * Emart, appelé à la bourse, n'avoit pu être du festin : on en parla souvent, & dans les termes les plus affectueux. Les occupations de mon frère, dit le Marchand d'étoffes, nous l'enlèvent presque toujours ainsi, au moment que nous nous flattons de le posséder. Il ne nous aime pas moins que nous l'aimons.

* Ce titre n'est point connu en Angleterre on s'y sert de celui de Lateur. Nous y substituons celui de Notaire qui y répond le mieux.

Mais forcé par état à être au Public plutôt qu'à soi-même & à ses parents, au milieu d'une grande fortune, il ne jouit pas d'un instant de repos. Il seroit à souhaiter pour nous qu'il se retirât de toute affaire, & qu'après tant de fatigues, il voulût enfin connoître les douceurs de la vie. Dans le sein d'une famille qui le chérit, il se livreroit librement à sa tendresse pour elle, comme elle à la sienne pour lui..... Vœux superflus ! reprit sa belle-sœur. Accoutumé au travail & entraîné par le desir d'être utile, nous ne devons pas espérer qu'il préfère jamais la tranquillité & nos embrassements aux soins de son état.

Après des regrets qui peignoient si bien à Vaspol les cœurs de cette famille, la conversation changea d'objets. On s'amusa, mais la gaieté

ne quitta point les traits du sentiment. L'heure de se séparer approchant, celui des deux freres chez lequel on avoit dîné, adresse ainsi la parole à Vaspol. Vous êtes à présent à portée, Monsieur, de juger si nous valons la peine d'être vus : tels nous avons été aujourd'hui, tels nous serons, réunis ensemble, ou chacun chez soi. La cordialité & la franchise font notre partage & nos plaisirs. Soyez notre ami, vous pourrez regarder cette maison comme la vôtre : nos enfans vous traiteront comme nous, c'est-à-dire comme leur frere. Le marché n'est pas à notre avantage, puisque vous ne nous donnerez qu'un ami & que nous vous en rendrons huit (M. Emart avoit six enfans) Vous comptez mal, mon frere, reprit le Marchand d'étoffes, il y en a autant pour Monsieur chez

nous. Si vous ne partagiez pas avec moi un ami tel que Monsieur, vous n'agiriez pas en frere : vous savez que tous nos plaisirs sont communs.

Vaspol, objet d'un débat si flatteur pour lui, pénétré d'offres si obligantes, & des preuves d'union & d'intimité que cette heureuse famille n'avoit cessé de se donner réciproquement, répondit qu'il envioit la qualité de leur ami plus que toute autre; qu'il tâcheroit de les mettre d'accord, & qu'il les prévenoit d'avance qu'il les auroit tous deux également en vue dans tout ce que les sentimens qu'ils lui inspiroient lui dicteroient, & qu'il n'étoit embarrassé que des moyens de mériter une estime dont personne ne faisoit plus de cas que lui.

Des remercîments affectueux furent suivis d'une scène non moins at-

tendriſſante. Les peres, les meres & les enfans ſe jettent tour à tour au cel de Vaſpol, ſaiſis de joie & dans le délire du ſentiment, ils ne peuvent que l'embraffer vingt fois. Revenus de ce premier tranſport, les peres & meres s'écrient comme de concert : Mes enfans, voilà notre ami ! les enfans répètent en ſautant de joie : Voilà notre ami ! Les embrasſemens recommencent, &, pendant un quart d'heure, la ſalle retentit de ces mots : Voilà notre ami ! Au milieu d'une proclamation ſi nouvelle dans ſon genre & ſi touchante, immobile, enivré, Vaſpol n'avoit que la force de répondre : Voilà mes amis ! Ah, quels amis !

Vous qui n'avez jamais goûté le charme du ſentiment, ce n'eſt point pour vous que j'écris ; c'eſt pour ces âmes tendres & délicates qui ont

l'habitude de sentir , que le moindre procédé ébranle , & qui ne se nourrissent pour ainsi dire que d'émotions. Quel tableau pour elles , qu'une famille empressée à se plaire , à s'attendrir réciproquement , à réunir tous leurs vœux , toute leur affection, tous leurs plaisirs , sur un ami qui les paie du plus parfait retour !

Le regret de se séparer ne fut adouci que par l'espoir de se revoir au plutôt , & par les promesses qu'on s'en donna de part & d'autres. Les deux freres Emart ne s'occupèrent , chacun avec sa famille , qu'à se féliciter d'avoir mis Vaspol du nombre de leurs amis. Peres , meres & enfants jurèrent unanimement de ne laisser passer aucune occasion de lui marquer leur attachement ; & on attendit le moment de se trouver avec lui,

CHAPITRE XIV.

VASPOL, de son côté, ravi de l'accueil qu'il avoit reçu de messieurs Emart, & des expressions simples mais vives de leur amitié, étoit touché de devoir une connoissance si précieuse à sa gouvernante. Tous les hommes peuvent donc s'obliger, disoit-il en lui-même, dans quel qu'état que le Ciel les ait placés ? Quelle leçon pour ceux, qui enorgueillis d'une décoration d'emprunt, regardent le Peuple comme un limon fancheux fait pour être foulé aux pieds ! Je pense, au contraire, qu'il est le bien aimé de la Nature. Elle l'a sans cesse sous les yeux, comme celle de ses créatures qui s'é-

carte

carte le moins de ses vues & de ses loix. Si elle est admirable dans les hommes, elle ne semble reconnoître pour tels que ceux qui mettent leur bonheur à sentir le prix de ses bienfaits, à ne point émousser les organes qu'ils tiennent de ses mains libérales, par des jouissances immodérées, qui se contentent des plaisirs simples qu'elle leur offre, en un mot, que le luxe & la mollesse n'ont point corrompus par leurs raffinements & leurs appétits insatiables. Tel est ce peuple, si honteusement avili, par ceux qui lui doivent le plus : aussi ce n'est guere qu'en lui qu'on rencontre ce feu pur & sacré qui porte l'ame à des efforts sublimes, qui vivifie les moindres pensées & les démarches les plus communes; c'est ce beau feu qui a inspiré à Nannette le dessein d'unir ses

Maîtres du lien de l'amitié; c'est lui qui a jugé leur ame faite l'une pour l'autre, & qui a su trouver pour eux dans cette ressemblance une nouvelle source de félicité. Est-il bien des Nannettes faites comme la mienne! on n'en peut douter. C'est à nous de faire éclore des germes qui ne demandent, pour se développer, qu'à être échauffés par de bons exemples. Je connois une Maison où un assez nombreux Domestique, pénétré de la douceur & de l'humanité de ses Maîtres, ne s'occupe qu'à les chérir & qu'à les imiter, & où ces généreux Maîtres regardent comme un surcroît de douceur, l'estime & les prévenances de leurs gens.

A la joie d'être l'ami de M. Emart, succéda le desir de leur être de quelque utilité. Dans les regrets passionnés que le Marchand d'étoffes & sa

belle-sœur avoient marqués de ne pas voir assez leur frere, il crut apercevoir qu'il y avoit quelques torts de la part de celui-ci. La richesse inspire si souvent de l'éloignement pour des proches dans la médiocrité! Seroit-ce là ce qui empêcheroit le Notaire de se rendre aux vœux ardens de sa famille? Ce frere si chéri regardoit-il comme un tems perdu le peu qu'il en donnoit à ces honnêtes bourgeois? S'il avoit cette opinion, méritoit-il d'être leur frere? Par quelle fatalité deux personnes si sensibles elles-mêmes, & dans leurs enfans, feroient-elles en quelque sorte rabaissées par une troisieme, qui rougiroit de les approcher & de leur ressembler? Par quelle bisfarrerie la Fortune avoit-elle plus favorisé celui qui paroissoit le mériter le moins? Ces traits lui étoient com-

muns. Les belles ames la dédaignent trop pour mandier ses faveurs ; elle se plaçoit à n'en comblar que des adorateurs plus souples & plus carressants. La Probité, le Mérite lui faisoient des reproches continuels de l'aveugle distribution de ses dons. Devoient-ils être agréables à une Déesse légère & fantasque ?

D'un autre côté, Madame Emarc avoit dit que son frere aimoit & préféroit à tout un travail qui assureroit le bien & la paix des familles. Comment allier le noble zèle pour celles-là & une sorte d'indifférence pour la sienne ? Comment accorder cette ardeur victorieuse d'obliger l'humanité, avec l'oubli de ses parents ? On voit quelquefois de ces caracteres qui , avides de gloire, consacrent leurs jours au service pu-

blic , parceque ce dévouement fastueux les fait remarquer de la Société & leur attire des hommages éclatants : ils négligent les liens du sang , parcequ'il ne résulte de l'accomplissement de ces devoirs domestiques qu'une satisfaction secrète , qu'une gloire pour ainsi dire concentrée en elle-même. Cependant M. E-mart se trouve dans sa famille quand son tems le permet , & même la rassemble chez lui plusieurs jours de l'année. D'ailleurs ses mœurs sont honnêtes ; il ne se marie point , autre voix qui parle en sa faveur. Car , pourquoi Vaspol ne penseroit-il pas que c'est pour conserver son bien à sa famille , plutôt que par une indifférence invincible pour le mariage ?

Cette idée lui fait monter le rouge au visage. Confus d'avoir soup-

onné avec trop de précipitation un homme qui pouvoit avoir de bonnes raisons de sa conduite, Vaspol se reprocha d'avoir prêté des torts à un homme caché, mais dont les intentions n'en étoient sans doute pas moins avantageuses à ses amis, auxquels il sentoit qu'il s'attachoit de plus en plus. Mais, quelles que fussent les raisons de ce frere mystérieux, il lui paroissoit certain que les deux Marchands desiroient de le voir plus souvent, & qu'ils souffroient avec peine que les affaires dont il étoit harrassé s'opposassent à leurs vœux. Il conclut de là que ce seroit les obliger que de leur procurer la satisfaction de vivre plus familièrement avec leur frere. Entre plusieurs moyens qui s'offrirent à son esprit, celui d'exciter un nouvel intérêt dans l'ame du Noraire

pour sa famille , par quelque cadeau inusité parmi elle , lui parut le plus convenable à un véritable ami. Ce projet formé , il n'attendit plus pour l'exécuter , que la premiere occasion , & celle - ci se présenta bientôt.

Dès le lendemain , il rendit visite au Marchand de grains. Lui , sa femme & ses enfants tenoient conseil sur un événement qui paroissoit les intéresser. La joie , l'impatience , étoient peintes sur le visage des uns ; elles sembloient s'altérer sur celui des autres par une nuance d'inquiétude & de mécontentement. Les Demoiselles étoient occupées à de petits ouvrages qui les affectoient infiniment. Le pere , qui s'aperçut de l'air de surprise & d'embarras de Vaspol , lui dit : Vous voyez , mon ami , ces pauvres enfants bien intrigués. ll

s'agit de la Fête du Notaire, leur oncle, qui arrive dans trois jours. Nous faisons nous-mêmes les petits présents que nous lui destinons, parceque nous savons qu'ils lui feront plus agréables arrangés de nos mains : voilà ce qui cause le plaisir que vous voyez périller dans les yeux de celles-ci. Si les autres ne sont pas si gais, c'est qu'ils sont moins contents de ce que leur esprit leur a suggéré d'offrir. Ils nous consultent sur ce qu'ils pourroient présenter de mieux ; & ils ne sont guere plus contents de ce que nous leur indiquons que de ce qu'ils ont imaginé eux-mêmes. Je fais que, dans le grand monde, on n'attache pas tant d'importance à ces jours, mais nous nous aimons, nous petits bourgeois ; & toutes les circonstances où nous pouvons nous le prouver plus particu-

lièrement, nous sont chères.... Vous avez raison, mon ami, & ce grand monde a tort. Comment voulez-vous qu'ils se chérissent? Un usage qui a sa source dans nos cœurs & qui est consacré au sentiment, ils le traitent de cérémonie incommode, ils rougissent de prendre ou de donner les noms les plus saints, ils rompent tous les liens du sang; comment voulez-vous qu'ils n'aient pas du dédain pour tout ce qui se propose de les resserrer? Aussi ils s'appartiennent sans s'intéresser, se voient sans s'aimer, & ne se complimentent que par habitude. Laissons-les rire d'un air de pitié de ces époques si délicieuses pour nous, livrons-nous aux doux transports qu'elles nous inspirent; puissions-nous leur apprendre qu'elles sont les enfants d'adoption de l'art de sentir, que c'est à lui seul à en

goûter les charmes, & que ceux-ci sont plus doux que tout ce que vante la grandeur ! Puissent-ils être témoins comme moi de l'activité, de l'empressement que vous avez, vous & vos enfants, pour célébrer la Fête d'un parent, & pour lui adresser des hommages qui peignent si bien vos cœurs !

Vaspol se joignit à M. & à Madame Emart, pour aider ceux de leurs enfants à imaginer ce qui feroit plus digne de leur oncle. Une affection aussi vive que la leur, étoit difficile à contenter : on y réussit pourtant après bien des débats, & la joie fut commune à toute la famille. Alors Vaspol, qui avoit conçu un projet pour cette Fête, estimant ses amis plus que jamais après cette nouvelle scène, & malgré leurs vives instances, se retira pour s'oc-

euper librement de la partie qu'il se propoſoit de jouer dans une circonſtance ſi favorable à ſes deſſeins.

C H A P I T R E X V.

Vous allez voir, Brocſham, continua le Docteur, dans ce qui me reſte à vous lire, ce que fait un ami de plus dans une honnête famille. Je vous regarde comme le premier, nous ſommes aſſez heureux pour paſſer pour l'autre, mes enfans & moi; & le changement ſenſible que j'apperçois en vous, me donne lieu d'eſpérer que je ne m'applaudirai pas moins de vous avoir traité en ami, que nos Marchands ne ſe ſont loués de l'amitié de Vaſpol. Le Chevalier répondit que, quoi qu'eût fait Vaſ-

pol, il ne le prendroit pour exemple que pour s'appliquer à le surpasser ; que la justice que le Docteur vouloit bien rendre aux efforts qu'il faisoit pour mériter son estime, n'étoit pour lui qu'un puissant encouragement à mieux faire, & que la suite le convaincroit de la ferme résolution qu'il avoit prise d'être fidele à tous ses engagements. Le Vieillard sourit, reprit le cahier, & poursuivit sa lecture.

Vaspol, de retour chez lui, rêva à la tournure qu'il prendroit pour faire passer son cadeau au Notaire. Son intention étoit de le lui adresser sous le nom de la famille Paul Ematt, puisqu'il vouloit que le premier effet en rétomât sur elle. Il n'y avoit pas d'apparence d'emprunter le seing du pere & de la mere ; Il eût été peu convenable de faire présenter des

vers par d'honnêtes gens uniquement livrés à leur famille & à leur commerce. L'aîné de leurs fils avoit étudié ; mais il craignoit que , dans sa bouche , son bouquet n'eût pas ce degré de merveilleux qu'il jugeoit nécessaire pour fixer toute l'attention de l'oncle. Nous sommes naturellement portés à estimer davantage ce qui nous vient d'une fille. Les graces de la personne sont le fauf-conduit de celles de l'esprit. Vaspol se décida donc à signer sa piece du nom d'Angélique Émart , & de l'envoyer au Notaire. Voici la pièce.

» En vous offrant mes vœux , mon
» cher Oncle , pour le jour de votre
» Fête , je ne suis que l'écho foible
» & timide d'une famille qui vous
» chérit. Mon bouquet n'est paré que
» des sentiments qu'il vous doit , de
» l'innocence & des dons de la sim-

» ple Nature. Daignez , sous cet
» emblème , reconnoître le cœur
» d'Angélique. «

L'oncle ouvre le paquet , & lit de la poésie & le nom d'une de ses nièces. Il n'avoit jamais ouï dire qu'elle eût ce talent. Il est vrai que cette poésie n'étoit pas recherchée, mais elle en paroissoit plus l'ouvrage du cœur. Point de faute contre les règles. Ce pouvoit être encore l'effet du hazard : d'ailleurs , elle avoit peut-être pris quelque idée des vers dans les chansons qu'on lui avoit apprises ; il étoit possible que son Maître de Musique eût aidé son goût naturel par quelques leçons sur la maniere de prononcer les vers. Quoi qu'il en soit , il fut extrêmement flatté de ce cadeau. Il ne voyoit , dans ce nouveau langage que ses neveux ou nièces empruntoient , qu'un vif desir de lui

plaire, qu'un soin empressé de rendre jusqu'à l'expression de leurs sentimens plus intéressante. Il résolut de ne point parler de vers, & de favoir adroitement d'Angélique s'ils étoient d'elle, ou si c'étoit elle qui les lui eût envoyés.

Quand elle parut avec son pere & le reste de la famille, il affecta de mettre la conversation sur les chansons, sur les bouquets en vers, & observa dans les yeux d'Angélique & des autres, s'il ne remarquerait point des traces de cette satisfaction secrete que des enfans ont peine à cacher après de petites ruses qui leur font quelqu'honneur. Nul indice de ce mystere. On ne le comprit point. Il comptoit que l'auteur se déclareroit lui-même; & il ne doutoit pas que ce ne fût à la fin du jour. Il se trompa. Il ne fut point question

de vers. Il prit Angélique à part, & lui fit des demandes relatives à cet objet sans l'informer du sien. Elle l'ignoroit trop parfaitement pour pouvoir rien lui répondre de satisfaisant. Il fallut attendre du tems des éclaircissements qu'il lui tarδοit d'apprendre.

Quand sa famille fut partie, les vers lui revinrent à l'esprit. Qui en étoit l'auteur ? que s'étoit-on proposé dans cette galanterie ? les freres se feroient-ils plaints qu'il les voyoit peu ? Quelqu'ami, dans l'idée de l'engager à vivre davantage avec eux, auroit-il prétendu par là ranimer ses sentimens ? Ils étoient pour sa famille aussi tendres qu'ils pouvoient l'être, mais il étoit humiliant pour lui d'avoir fait naître des soupçons à cet égard : réflexion accablante, qui le jeta dans une profonde rêverie ! Il n'en sortit que pour s'é-

crier : Ah ! si ce Poëte lisoit dans mon cœur , il ne douteroit pas de ma tendresse pour mes freres & pour leurs enfans. Qui m'assure qu'il en doute en effet ? Ne peut-il pas , en gardant l'*incognito* , n'avoir eu que le dessein d'entrer dans la joie de ma famille , en m'adressant son bouquet sous le nom de ma niece ? Peut-être aussi vient-il de chez le Marchand de soie. Il n'a point de fille si grande qu'Angélique. J'aurai traité celle-ci en faveur de son âge avec plus d'égards que les siennes , il en aura conçu de la jalousie ; pour se convaincre si en effet je lui accorde quelque préférence , il m'aura envoyé ces vers sous sa signature , certain que je laisserois voir une partie des impressions qu'ils me causeroient : il seroit injuste. Je ne l'aime pas moins lui & les siens que les autres. N'importe , la jalousie

naît de rien , & excite le trouble & la discorde dans les familles. Que je me fais bon gré d'avoir gardé le silence sur ces vers ! à laquelle des deux familles que je les eusse attribués , j'en aurois fait une mécontente.

Il étoit dans une perplexité d'où il ne voyoit point de moyens de se tirer. Essayer encore à savoir d'Angélique si elle n'y avoit point de part , il faudroit l'instruire de tout. Elle penseroit sans doute de son oncle ce qu'il craignoit qu'il ne pensât d'elle-même. Ces embarras ne faisoient qu'augmenter le desir qu'il avoit de connoître la vérité. Quels pouvoient être l'auteur & le mot de l'énigme ? Enfin il prit le parti de l'ignorer toujours plutôt que de commettre dans sa famille une indiscretion qui en troubleroit la paix & l'harmonie.

Angélique avoit compris que son oncle avoit eu des raisons de parler vers dès le commencement de leur arrivée , & de lui faire des questions à ce sujet. A l'impatience de savoir ce que c'étoit que ces vers , elle joignoit le chagrin de n'avoir pas pensé la première à offrir à son oncle un bouquet de ce genre. Dès ce moment, son cadeau qu'elle s'étoit félicitée d'avoir imaginé , parut de nul prix à ses yeux. Si son oncle en jugeoit de même , qu'elle étoit malheureuse ! Elle s'informa de ses frères s'ils n'avoient rien donné en secret à leur oncle. Ils lui jurèrent que non. C'étoit donc l'un de ses cousins ou cousines ? elle en conçut un secret dépit , non qu'elle fût jalouse , cette passion étoit indigne d'elle ; mais elle ne vouloit pas qu'on pût aimer son oncle plus qu'elle ne l'aimoit , ni

qu'on fût plus heureux qu'elle dans le choix des moyens de lui prouver son attachement. Ses cousins n'y avoient peut-être pas tant rêvé qu'elle , & ils avoient mieux réussi : si leur cœur étoit plus éclairé que le sien , sûrement il n'étoit pas plus tendre. Mais , si ces cousins ont fait des vers pour son oncle , pourquoi a-t-il semblé lui demander des éclaircissemens sur ce point ? quel rapport a-t-elle avec les présens de ses cousins ? s'il sait que ce sont eux qui les lui ont faits , pourquoi paroît-il inquiet ? Plus elle songeoit à cette aventure , plus elle y trouvoit d'obscurité.

Vaspol laissa passer quelques jours sans les voir. Dès qu'il parut , Angélique l'attira auprès d'elle ; & , après les premiers compliments , M. Vaspol , lui dit-elle , mon oncle a , depuis sa fête , une inquiétude dont

il ne veut point nous dire le sujet. Il en a touché quelques mots à la famille, & ensuite à moi, mais d'une maniere si enveloppée que nous n'y avons rien compris. Il a reçu je ne fais quoi; je crois cependant que ce sont des vers. Il y a apparence qu'il ignore de qui, & qu'il a des soupçons sur moi. Ne seroit-ce pas vous qui auriez écrit à mon oncle? ... Oui, Mademoiselle, c'est moi... En vers?... c'est moi... qui y parlez d'Angélique?... c'est moi qui ai fait plus, qui ai signé pour elle..... C'est vous? ... C'est moi-même qui ai mis cette petite singularité parmi vos cadeaux, pour que votre oncle y fit plus d'attention..... J'ignore si vous avez réussi de ce côté-là, mais il ne fait que penser de cette aventure; & il me tarde de le tirer d'embarras.

Sur ces entrefaites, Emart entra

embrassa Vaspol ; & , après les compliments d'usage : à propos , reprit Angélique , vous n'avez rien pris encore , sans doute ? Vous déjeunerez bien ? Je ne puis vous tenir compagnie , dit son pere ; je vous ai prévenu : je me contenterai d'être présent & de vous servir. Pendant ce peu de mots , Angélique préparoit tout. Il ne se passa rien d'intéressant pendant le déjeuner. La présence d'Emart ne fit qu'en augmenter la gaieté. Tout autre que Vaspol eût préféré le tête à tête avec Angélique ; quant à lui , il estimoit la fille pour le pere , & ce dernier n'étoit jamais de trop dans leurs entretiens , parceque , pour Vaspol , l'œil d'Emart n'étoit pas plus sévère que l'honnêteté qui régnoit dans son cœur & sur ses levres. Ames pures , vrais amis , avec vous l'innocence n'a guere

besoin d'être sur la défensive. Vous êtes ses gardiens fideles, ses admirateurs trop désintéressés pour lui porter la plus légère atteinte.

Vers la fin de ce repas, vous venez, dit Emart, de déjeuner pour ma fille, j'espère que vous dînez ici pour moi. Vaspol étoit de loisir, il accepta avec la même franchise qu'on lui avoit fait la proposition. Il eut la liberté de rendre quelques visites qu'il avoit mises dans le plan de sa journée; & Angélique, pendant cet intervalle, courut chez son oncle, flattée de pouvoir lui donner un éclaircissement qu'il paroissoit impatient d'apprendre.



CHAPITRE XVI.

ANGELIQUE se présente au Notaire avec cet air d'enjouement & de satisfaction qui semblent annoncer quelque heureuse nouvelle. Elle ne tarde pas à faire tomber la conversation sur les vers. Je fais votre secret, mon cher oncle, lui dit-elle; je fais pourquoi vous nous parlâtes de bouquets en poésie, & à moi en particulier.... Est-ce toi, ma nièce, qui m'en as envoyé un ? tu peux me l'avouer; ce cadeau me flatte..... Non, je n'y ai aucune part, je vous le jure..... Cependant il est signé de ton nom. D'où me vient-il donc ?... Il vient depuis peu à la maison un Monsieur Vaspol, que mon père & ma mère traitent

traitent comme le meilleur de leurs amis. Nous lui parlons si souvent de vous, qu'il connoît à quel point nous vous aimons & nous nous occupons de ce qui peut vous être agréable. Quelques jours avant votre Fête, il nous a vu appliqués avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, à arranger les bagatelles que nous vous avons offertes. Il vous a adressé, sous mon nom, les vers que vous avez; parceque, ne vous étant pas encore connu, il n'a pas cru devoir y mettre le sien. Il m'a lu ces vers. Il vous a peint mes sentimens, mieux que je n'aurois fait; mais il ne les a point exagérés.... Par quel motif ce galant homme a-t-il pris tant de peine pour moi?.... Il a vu la joie où nous sommes quand il s'agit de vous rendre ce que nous vous devons; il a voulu la partager, ou vous la faire

mieux connoître : je ne lui en fais point d'autre... Ton pere & ta mere ne lui ont-ils pas dit que je vous voyois peu ? Cela nous allarme souvent : nous vous sommes si fortement attachés ! Nos plaintes ne sont que tendres , ne sentent point le reproche , & retombent toutes sur vos occupations. Si celles-ci diminueoient un jour , nous n'aurions plus rien à desirer. Pardonnez-nous , cher oncle , d'attendre ce tems heureux avec impatience. Ne sommes-nous pas excusables de nous affliger d'un intervalle qui nous paroît si long encore ? ... Je suis ravi que vous n'imputiez pas à mon cœur les fautes de mon état. Vous le connoîtrez enfin , ce cœur , tel qu'il est , les nuages qui le cachent se dissiperont. Toutefois , ma nièce , j'exige que vous gardiez un secret inviolable sur les vers que j'ai

reçus , devant votre oncle , votre tante , leurs enfants , & même vos freres & sœurs ; cela est de la dernière conséquence pour entretenir la bonne union parmi nous. Voilà l'heure où je dois me rendre chez Mylord Buck.... A Dieu , ma niece : sagesse & discrétion. J'irai dîner dimanche chez vous. Tâchez que l'honnête Vaspol y soit ; je serai bien aise de juger par moi-même quel homme c'est. J'entrevois dans ses procédés des principes qui me frappent , & me donnent une grande envie de le connoître.

De retour chez son pere , elle lui dit que son oncle viendroit dîner dimanche avec eux , & garda le silence sur le reste. Vaspol en fut invité. Il étoit retenu chez Mylord Stort....; mais la satisfaction pure qu'il goûtoit avec nos bourgeois l'engagea

à leur donner la préférence, en s'excusant auprès de Mylord d'un prétexte honnête. Ce dîner se passa en témoignages de considération & d'estime de la part du Notaire & de sa famille envers Vaspol, & réciproquement de la part de celui-ci envers eux. Le Notaire indiqua un jour où il traiteroit sa famille; il eut l'attention d'insinuer que le desir de lier étroitement avec Vaspol en étoit le principal objet, & il le pria de lui faire l'honneur d'en être.

Le hazard voulut que Vaspol arriva chez lui le premier. Le Notaire profita de cette circonstance pour découvrir, s'il étoit possible, quelle opinion il avoit de ses sentimens envers ses parens; car il craignoit que les plaintes affectueuses de ceux-ci n'eussent déterminé Vaspol à le confondre avec ces nouveaux enri-

chis, qui, pour que la présence de leurs parents ne leur rappelle pas leur ancien état, les éloignent de leur maison avec grand soin. Mais Vaspol ne lui répondit que des politesses vagues, & ne se laissa pas pénétrer. M. Emart jugea à propos de lui parler comme s'il pensoit en effet défavorablement de lui. Mes freres & moi, Monsieur, lui dit-il, nous nous sommes tendrement aimés dès notre enfance. Nos pere & mere nous ont laissé peu de bien. Chacun de nous a pris l'état que nous avons & y a eu d'assez foibles commencements. La Providence a béni mes travaux d'une maniere plus marquée; en lui en rendant mes actions de graces, je m'écriois : C'est pour nous trois, ô mon Dieu, que vous me favorisez de vos bontés signalées. Daignez les proportionner au

dessein que j'ai de rendre heureux mes freres & leurs enfants.

Je voyois avec joie qu'ils se soutenoient dans leur commerce , & qu'il leur suffisoit pour tenir leur maison & élever honnêtement leur famille. Dans cette persuasion , je me livrai sans réserve à mes affaires , regardant sans cesse les accroissemens de ma fortune comme des moyens que le Ciel me fournissoit d'être un jour d'une véritable utilité à mes freres. J'avois néanmoins toujours un œil ouvert sur eux. Je m'informois en secret s'ils étoient exacts dans leurs paiemens , & s'ils n'avoient pas des embarras de quelque espece que ce pût être ; je n'aurois pas manqué d'y apporter de prompts remedes. J'ai toujours sù qu'ils étoient fideles à leurs engagements , & je me suis réservé de les surprendre

agréablement dans des circonstances que j'attends de leur tendresse pour leurs enfants.

J'avoue qu'au milieu de ce plan, dont je ne les ai point instruits, entraîné dans un tourbillon d'affaires, il ne m'étoit pas possible de les voir aussi souvent que je le desirois : mais ils me sont garants eux-mêmes que je leur ai toujours ménagé des instants où j'étois uniquement à eux. Ils n'auroient donc point de reproches à me faire, si mes intentions leur étoient connues. Vous devinez, sans doute, Monsieur, pourquoi je les leur ai cachées & je les leur cache encore. S'ils savoient ce que je leur destine, ils négligeroient leur commerce ; la certitude d'avoir, ralentiroit leur ardeur d'acquiescer, & leur feroit manquer des occasions qui peuvent se présenter. On voit tous

Div

les jours des hommes se conduire avec indolence, dans l'attente du bien d'autrui. Vous voyez clairement, d'après ces réflexions, qu'en croyant obliger mes freres, il feroit peut être arrivé que je leur eusse causé un véritable préjudice, en les instruisant de mes desseins. Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir bien entrer dans mes vues, & de garder un secret que le seul desir de mériter votre estime m'a porté à vous déclarer.

Les raisons du Notaire ne parurent que spécieuses à Vaspol. Il admiroit combien l'homme est ingénieux à colorer son systême ou ses passions; car, malgré les assurances de M. E-mart, il n'osoit encore le croire guidé par l'un plutôt que par les autres. Il ne lui laissa rien entrevoir de la situation de son ame, lui pro-

mit un silence inviolable, fit l'éloge de sa façon de penser à l'égard de ses parents; & , comme il alloit s'étendre sur cette matiere, les deux freres entrèrent suivis de leurs familles. Le Notaire les combla de caresses; jamais il ne leur avoit donné tant de preuves de son tendre attachement. Vaspol en fut touché, & il commença à croire que son discours pouvoit être sincere. Nul événement singulier ne marqua ce repas, & on se sépara également satisfait l'un de l'autre.

Le Notaire conçut la plus haute idée de Vaspol, & ne cessoit, quand il voyoit ses freres, de leur répéter qu'il étoit étonnant qu'un homme de ce mérite se fût si particulièrement attaché à de simples bourgeois. Les éloges qu'il en entendoit faire dans les meilleures maisons de

Londres , lui prouvoit que la préférence qu'il donnoit souvent aux Emarts sur ces maisons , devoit infiniment flatter les premiers , & qu'elle n'étoit point l'effet du désœuvrement & de la disette d'amis. Il félicitoit ses freres d'avoir sù attirer & fixer chez eux un homme d'un caractère si universellement admiré. Quelquefois il en estimoit d'autant plus sa famille ; dans un autre moment , il étoit fâché de leur devoir une connoissance si précieuse : Il lui sembloit que sa fortune & sa réputation auroient dû le mettre dans le cas de leur procurer un tel ami & non de le tenir d'eux. Cruelle richesse , c'est ainsi que tu prétens tout attirer à toi ! tu es révolté d'apprendre que les qualirés de l'ame rendent la médiocrité plus recommandable que toi ; tu l'aveugles au point de penser que l'or

ne donne des droits sur le cœur comme sur tous les objets de luxe.

Cette éclipse de raison fut courte. L'opulence n'avoit sur l'ame du Notaire qu'un empire de peu de durée. Il se ressouvint qu'il y a, dans les ames de même trempe, une force victorieuse qui les attache l'une à l'autre pour le bien & pour le mal. Il est vrai qu'il ne tarda pas d'attribuer les égards que Vaspol affectoit pour eux à une autre cause. Il imagina qu'il avoit des vues sur Angélique, & que son amitié pour les parents n'étoit que le prétexte de l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Cette conjecture le flatta. Vaspol ne pouvoit que faire infiniment d'honneur à la famille en s'alliant avec elle. D'ailleurs un cœur si délicat, si honnête, étoit un trésor pour sa niece. Il y auroit peu de femmes

qui ne regardassent ce mariage d'un œil d'envie. Il savoit par la voie publique que Vaspol avoit trouvé des partis riches & du plus haut rang & qu'on n'avoit pu le déterminer à les accepter ; il étoit glorieux pour Angélique d'avoir fait une conquête si difficile. Ces considérations lui rendirent Vaspol plus cher ; & , dans l'espoir de le voir un jour son neveu, il le traita avec des attentions & des politesses plus marquées.

CHAPITRE XVII.

Nous avons vu que les assurances qu'il lui avoit données de sa tendresse pour sa famille , n'en avoient point convaincu Vaspol ; & qu'il regardoit les motifs de sa conduite

envers ses freres comme des couleurs ingénieuses , dont il s'autorisoit à ne point se dessaisir. De ce que Messieurs Emart s'étoient suffi à eux-mêmes, falloit-il en conclure qu'ils n'eussent pas étendu leur commerce s'ils avoient été aidés à propos ? n'y avoit il pas une sorte de dureté à les abandonner dans un tems où ils s'épuisoient de peines & de fatigues pour pourvoir à l'éducation & aux besoins d'une nombreuse famille ? n'étoit-il pas du devoir d'un frere de les instruire de la résolution où il disoit être d'agir conjointement avec eux dans l'établissement de cette famille ? Vaspol, animé d'un beau zèle pour les intérêts de ses amis, redouble d'efforts pour réveiller l'attention de leur frere sur eux. Il parle avec force, ou compose les vers les plus tendres, & continue à

les faire présenter par Angélique. On les lit avec plaisir, on paroît les goûter. Angélique en reçoit quelques embrassements de plus, mais le Notaire est inébranlable dans son système. La crainte d'exciter de la jalousie entre ses freres & ses neveux, servoit toujours de prétexte au silence qu'il exigeoit d'Angélique. Váspol enchérissoit sur lui-même dans chacune de ses petites compositions. En présence d'Angélique, son oncle en étoit enchanté; &, hors de là, il n'en étoit plus question. Pendant cinq ans, le Poëte employa tous les ressorts de son imagination; & le Notaire s'obstina à se taire. Váspol, surpris d'une indifférence qu'il qualifioit en lui-même d'endurcissement de cœur, résolut, avant d'abandonner la partie, de tenter un dernier effort.

Mécontent de la poésie, dont les deux familles avoient recueilli si peu de fruits, il eut recours à la peinture. Il avoit un ami qui réunissoit le talent des vers à celui du pinceau. Il le détermina sans peine à s'associer avec lui dans une entreprise qu'il avoit à cœur de finir en faveur de ses amis. Entre plusieurs projets ils choisirent celui-ci. Le Peintre dessina un Temple soutenu d'une colonade ornée de guirlandes & de roses ; au milieu, une Déesse, négligemment appuyée sur un Autel, tenoit une corne d'Amalthée à demi renversée, & d'où sortoit une abondance de fleurs & de fruits. On appercevoit au tour de la Déesse plusieurs mains d'enfants qui les ramassoient. On lisoit au frontispice du Temple pour inscription, ce seul mot LA BIEN-FAISANCE.

Ce tableau, délicatement traité pour le dessein & pour l'invention, fut présenté au Notaire par l'aimable Angélique. Ce cadeau frappa son oncle ; il l'admira longtems avec une satisfaction qui se peignoit dans ses yeux. La Déesse, les fruits qu'elle répandoit, ces petites mains qui sembloient se jeter dessus à l'envi, l'inscription, tout lui paroissoit aussi bien imaginé que joliment rendu. Il fut si flatté de la comparaison qu'on faisoit de lui avec la Bienfaisance, que, dès ce moment, il se proposa de mériter le titre exprimé sous cet ingénieux emblème. Voilà encore du Vaspol, dit-il à sa niece.... Oui, mon cher oncle. Cet ami délicat est empressé à me prêter les plus belles couleurs, pour vous exprimer dignement mes sentiments : quelque soit son zele, il craint en-

core de ne pas vous montrer mon cœur aussi affectueux qu'il est, & Monsieur Vaspol ne le craint pas moins que moi.... Je ne doute point, ma chere enfant, de ton amitié pour moi ; mais si tu as eu autant de plaisir à emprunter sa plume que j'en ai eu à lire ses ouvrages, nous lui avons tous deux de grandes obligations. C'est le Peintre du Sentiment : tout ce qu'il dit touche, émeut jusqu'au fond de l'ame. Je veux que son tableau occupe la premiere place dans mon cabinet, afin qu'on sache que c'est ce que j'y trouve de plus précieux. Ne manques pas, tendre Angélique, de le dire à Monsieur Vaspol, en attendant que je lui en fasse moi-même mes remercîments. Je l'enverrai prier à dîner pour après demain avec vous : mais je vous préviens que je le regarde

comme le plus cher de mes parents; voilà ce que c'est, Angélique, que de se servir de pareils interprètes.... Nous n'en ferons point jaloux. Nous l'aimons comme nous-mêmes, &, mon cher oncle, presque autant que vous.

Il vint du monde au Notaire, & Angélique courut annoncer à son pere & à sa mere l'heureux succès que son tableau avoit eu. Ceux-ci le firent savoir sur le champ à Monsieur Vaspol; & les uns & les autres, ne doutant point qu'il ne produisît quelque effet inespéré, attendirent avec impatience le jour assigné par le Notaire.

Sur le midi, on se rendit chez lui. A mesure qu'on entroit, il conduisoit au tableau, le faisoit remarquer, & s'écrioit : C'est le présent d'Angélique & de M. Vaspol ! C'est ce mor-

seau charmant qui va faire les frais & les plaisirs de notre dîner. Il prit ensuite le tableau & le plaça dans la salle à manger de maniere que tout le monde pût le voir. Le Notaire laissa les esprits en suspens jusqu'au dessert. avant qu'il parût, les enfants parlerent de leurs Etudes, des prix qu'ils avoient mérités & de la bienveillance de leurs Maîtres. Quand les neveux eurent détaillé leurs progrès, les nieces crurent pouvoir toucher quelque chose des leurs. Angélique, comme la plus âgée, parla de ses Maîtres de Danse, d'Arithmétique & de Géographie. Le Notaire y faisoit peu d'attention : la mere d'Angélique en étoit fâchée. Mon frere, lui dit-elle, écoutez donc ma fille qui vous parle de ses Maîtres. Je ne m'occupe, lui repliqua-t-il, en montrant Vaspol, que de celui-là. C'est

le Maître de Sentiment. Toute l'assemblée jeta les yeux sur le nouveau Maître , avoua qu'on lui rendoit justice en lui accordant ce beau nom , & qu'ils ne croyoient en effet s'aimer les uns & les autres que depuis qu'ils avoient devant les yeux l'exemple de M. Vaspol. Pendant quelques réponses honnêtes qu'il fit à ces compliments , on servit enfin le dessert.

Alors , le Notaire excusa sa conduite , envers ses freres , des mêmes raisons qu'il avoit alléguées à Vaspol. Je croyois , ajouta-t-il , que les témoignages d'amitié que je vous donnois de tems en tems , devoient suffire pour vous prouver que je répondois à votre tendresse. Je ne fais , Monsieur Vaspol , si je me trompe ; mais je juge , par toutes les jolies choses que vous m'adressez depuis plusieurs années sous le nom de ma

niece Angélique, que vous n'êtes pas de mon sentiment. Si je devine juste, je suis dans l'erreur, car vous ne pouvez y être avec la délicatesse & l'esprit que vous avez : je quitte donc mon opinion pour embrasser la vôtre, pour vous montrer que je pense comme vous, qu'il est tems que j'oblige ma famille. Voilà, mes freres deux bourses de deux milles guinées chacune : je vous prie d'en accepter chacun une pour vous aider dans vos affaires. J'ai douze neveux & nieces, je leur donne dès à présent aussi à chacun mille guinées pour les établir ; &, pour commencer à jouir parfaitement de la tendresse de ma famille, je vous déclare que je quitte charge & affaires, que je ne me marierai point, & que je mettrai toute ma satisfaction à vivre au milieu de vous. Voilà, Mon-

sieur Vaspol, la suite des impressions successives que vos cadeaux charmants ont fait sur mon cœur ; c'est le bonheur d'une famille que vous m'avez porté à aimer comme je le dois. Qu'elle ait, cette tendre famille, recours à moi en toute occasion ; outre ce que je viens de lui promettre , elle me trouvera toujours prêt à l'obliger.

Les expressions me manquent pour peindre la vive surprise & les transports de reconnoissance & d'attendrissement des deux freres & de leurs enfants ; les uns volent dans les bras de leur frere , les autres se jettent à ses genoux ; la salle retentit de ces cris mêlés des sanglots du plaisir : Mon frere ! Mon oncle ! Monsieur Vaspol ! Celui-ci immobile , le cœur saisi de joie , ne savoit ce qu'il devoit admirer le plus , du frere bien-

faisant, ou de la tendre reconnoissance des autres. Le premier, au milieu des embrassements de sa famille & baigné de leurs larmes, nommoit Vaspol, & lui rendoit une main, comme pour montrer qu'il étoit l'auteur de tant d'affection & de joie. Entraîné par une sorte d'enthousiasme, il s'élance dans ses bras, lui serre doucement la tête contre sa poitrine, & s'écrie : Le voilà, chere famille, votre Bienfaiteur ! Dans le moment, Vaspol est entouré des peres, des meres & des enfans ; les uns arrosent son visage & ses mains des pleurs de l'ivresse, les autres se croient heureux de pouvoir baiser ses habits, & tous répétoient de concert : Voilà le meilleur des amis !

A une scène si attendrissante, succéda un moment de silence où l'on n'entendoit que le bruit des soupirs

& de ces longs gémissements qui s'échappent d'une ame qui semble s'écouler dans un torrent de délices. Tous les regards se portoient tour à tour sur le Notaire & sur Vaspol. On s'efforçoit d'articuler quelques syllabes, le saisissement étouffoit la voix. Tantôt, on élevoit les mains au Ciel, tantôt, on les portoit sur sa poitrine ; & ce geste annonçoit la violence des sentiments dont on étoit presqu'accablé. Enfin, le Notaire rompt le premier le silence. C'est à Monsieur Vaspol, dit-il, que j'ai l'obligation d'être rentré dans la voie de la Nature. Je ne semblois m'en écarter, à la vérité, que pour y marcher ensuite d'une manière plus avantageuse pour ma famille. Mais les insinuations ménagées de ce tendre ami m'ont fait comprendre que ce prétexte même pouvoit tourner
contre

contre mes freres. J'ai senti que Monsieur Vaspol connoissant la brieveté de la vie, étoit d'avis qu'on en usât avec les siens, de sorte qu'ils pussent jouir dès l'instant; qu'en différant de les servir autant qu'il dépendoit de nous, nous nous exposions à rendre vaines les meilleures intentions, & que, par cette espece de larcin, nous devenions des parents inhumains; puisque, dans la vue de faire ce que le Ciel ne nous permettra peut-être jamais, nous les privons d'un bien qu'il ne nous accorde que pour le partager. Voilà, chers freres, chers neveux & nièces, ce que nous devons à M. Vaspol; il nous rend heureux l'un par l'autre. Mais, quand il nous inspire des sentimens si tendres, quand il cimente notre union, quand il nous découvre la source du vrai bonheur,

nous ne pouvons rien pour lui... Vous ne pouvez rien pour moi ! qu'osez-vous dire ? Ne sont ce pas mes amis que vous obligez , que vous promettez d'aimer comme ce que vous avez de plus cher au monde ? Ah , Monsieur ! en employant mon zèle pour votre respectable famille , je n'ai point eu d'autre motif. D'ailleurs les preuves que vous venez de lui donner de votre tendresse , me convainquent que vous eussiez indubitablement fait de vous-même ces réflexions , que vous attribuez à mes petits ouvrages. Ainsi je ne suis que la cause très éloignée de la situation dont vous vous félicitez. Fasse le Ciel que vous en jouissiez jusqu'à dans la plus longue vieillesse ! Si vous êtes tous heureux , mes chers amis , ne le ferai-je pas moi-même ?

Les acclamations recommencent ;

Vaspol se sent prendre une main par une autre , il la baise sans trop savoir ce qu'il faisoit , c'étoit celle d'Angélique : Elle la retire en rougissant , Vaspol est ému , leurs regards se rencontrent. Qu'Angélique lui paroît belle ! ses yeux la suivent partout. Quand cette heureuse famille lui eut témoigné tour à tour sa vive reconnoissance , le Notaire le mene un peu à l'écart ; & , après lui avoir fait sentir qu'il comptoit uniquement, pour ce qu'il alloit lui dire , sur sa façon de penser , il lui proposa sans autre préambule sa niece Angélique en mariage. Vaspol rougit , & dit , d'un ton embarrassé , que l'honneur qu'il lui faisoit venoit malheureusement trop tard , qu'il avoit des engagements qu'il ne pouvoit ni ne devoit rompre ; que l'objet de son choix , en lui inspirant une vive

tendresse, ne méritoit ni plus d'estime ni plus d'admiration..... Le Notaire l'interrompit, en se rapprochant de la compagnie; & dit hautement qu'ayant formé un projet pour Angélique qui n'avoit pas pu réussir, il ne pouvoit mieux marquer à sa famille la vivacité de son attachement qu'en épousant lui-même sa niece. Chacun applaudit à cette proposition. Angélique baissa la vue; &, malgré son modeste embarras, on put lire, dans ses yeux, que cette alliance ne lui déplaisoit pas. Ses freres & sœurs, ses cousins & cousines, s'écrierent d'une voix unanime qu'il étoit juste que celle qui avoit causé le bonheur de la famille, en recueillît le premier fruit. On ne différa la célébration qu'autant que les préparatifs & les autres arrangements nécessaires l'exigerent;

& la famille des Emart jouit long-tems des douceurs d'une union aussi tendre que rare.

Vous voyez , mes enfans , continua le Docteur quand il eut fini sa lecture , par cette histoire , ce que peut un véritable ami dans une famille. Il nous attache à nos devoirs & à nos parents. Il nous inspire une bienfaisance dont le plaisir de posséder seul retarde souvent l'effet sous mille prétextes insidieux. Je vous le répète , Chevalier , je ne doute point que vous ne ressembliez à Vaspol , au mariage près. Car ma fille n'a point d'oncle qui porte sa dot à une somme convenable à votre rang ; mais qu'il me sera doux de vous devoir la tendresse de mes enfans , & la bonne intelligence que je desire de voir régner entre nous , même au de-là de mon trépas. Le

Chevalier Brocsham protesta encore qu'il n'avoit à cœur que leur commune satisfaction, qu'il s'estimeroit trop heureux de pouvoir y contribuer; & qu'il espéroit que si le Docteur comparoit son zèle avec celui de Vaspol, ce ne seroit que pour convenir que le Chevalier l'emportoit du moins par là sur le Poëte. Le Vieillard embrassa tendrement Brocsham, & l'invita lui & son fils, à aller s'amuser jusqu'au soir à la promenade, ou à rendre quelques visites. Brocsham & le Professeur promirent que quelques plaisirs qu'ils trouvaient, ils n'oublieroient point qu'ils l'avoient laissé seul, que son âge exigeoit qu'il pût se reposer sans inquiétude & de bonne heure, & ils sortirent.

CHAPITRE XVIII.

ILs firent quelques pas, sans que ni l'un ni l'autre osât entamer la conversation sur l'histoire que le Docteur venoit de leur réciter. Ils en avoient à peu près la même opinion, & chacun d'eux craignoit d'être condamné par son compagnon. Brocsham étoit trop fin pour s'en ouvrir le premier. Si le Professeur étoit d'avis contraire au sien, il pourroit beaucoup perdre dans son esprit. Morfon étoit retenu par les mêmes raisons. S'il déclaroit à son ami les impressions que l'histoire de la famille bourgeoise avoient faites sur lui, il révolteroit peut être un homme qui en avoit paru touché, & qui avoit protesté

qu'il vouloit imiter l'un de ses héros. Dans cette perplexité, ils marchoient en s'observant l'un l'autre, sans se demander ce qu'ils alloient devenir. Enfin, Brocsham rompit le silence par cette question qui ne le compromettoit point. Que dites-vous, mon ami, de l'histoire de Monsieur votre pere?..... Mais.... qu'en pensez-vous, vous-même?.... On diroit à cette réponse que vous n'en êtes pas content.... A en juger par votre question, il semble que vous doutez qu'on puisse l'être.... Pourquoi? chacun a sa maniere de voir & de sentir.... Selon la vôtre, cette histoire seroit-elle platte & sans intérêt?.... Seroit-ce là le jugement que vous en portez?.... Ne dissimulez point, c'est aussi le vôtre.... En effet, les deux Marchands sont de bonnes gens qui aimoient beaucoup

leur frere & un peu son bien. Le Notaire aimoit mieux ses guinées que sa famille : tout cela ne méritoit guere d'être écrit.... Et ce Vaspol, qui a un accès libre auprès d'une personne charmante , & qui emploie quatre ou cinq ans à ne lui parler que de son oncle , à ne faire des vers que pour lui ; n'est-ce pas là un rare personnage ? Il a fallu que le Notaire lui montrât le moyen de prendre part à la fête.... Ce caractere n'est pas dans la Nature , ou , s'il y est , il ne fera pas un grand nombre de profélytes..... Vous avez promis à mon pere d'imiter ce parfait ami..... Est-ce trop qu'un peu de feinte pour acheter sa confiance ? L'espoir de me voir converti l'a déterminé à me donner entrée chez vous , ma complaisance à entrer dans ses vues , lui fait regarder

ma conversion comme un ouvrage au moins très avancé ; irois-je détruire l'édifice de son imagination par une franchise déplacée ? Mon stratagème nous a réussi, soutenons-le jusqu'à la fin en caressant les idées du Vieillard.... Vous riez, mon ami ! N'est-ce pas là le moyen de vivre comme il convient à notre âge ? Oh, cher Chevalier ! c'est assurément l'unique de m'épargner les reproches d'un barbon chagrin. Continuez : ces sortes d'esprits sont trop exigeants, pour n'être pas trompés..... D'ailleurs, Professeur, vous voyez que c'est votre intérêt seul qui m'y oblige. Peu m'importoit que le Docteur eût bonne ou mauvaise opinion de moi ; il me suffisoit que les honnêtes gens, qui savent qu'un jeune homme doit s'amuser décemment, me rendissent justice ; mais la con-

trainte où je vous ai vu retenu , m'a fait desirer de lier avec lui pour tâcher de vous en affranchir. L'amitié que vous m'avez marquée, m'a rendu ingénieux à imaginer des ressources contre un pere rigide. Je ne pouvois travailler plus agréablement pour moi , qu'en vous prouvant que je ne cherche qu'à répondre à vos sentimens , & plus utilement pour vous , qu'en vous procurant une vie douce & libre.

Morson convint qu'il lui avoit des obligations extrêmes , & le pria de ne point interrompre ses soins. Le Chevalier lui prit la main en riant , & lui demanda s'il n'étoit pas d'avis de passer chez Miss Gloriot. Si vous vous amusez , je vous y laisserai , ajouta-t-il , pour aller tenir compagnie à votre pere : moins il sera seul , moins il s'apercevra

de votre absence. Ils se rendirent chez l'Actrice. Il y avoit déjà chez elle trois des premiers Seigneurs de la ville. Ils ne purent cacher leur étonnement de voir le Professeur avec le Chevalier. Celui-ci en joignit un , & lui parla un instant à voix basse , il revint ensuite auprès de Gloriolle , & les Seigneurs s'entretenrent ensemble quelque tems à l'écart. Ces *à part* , un air d'inquiétude répandu sur tous les visages lui en causerent une véritable. Il ne douta point que ces Seigneurs ne fussent aimés de Gloriolle , & qu'il ne s'agît de lui dans leurs secretes conversations. Le connoissoient-ils lui-même pour leur rival ? en murmuroient-ils tout bas leur mécontentement ? cherchoient-ils entr'eux les moyens de lui faire interdire la maison ? Gloriolle , à plusieurs ! A cette

idée, il est prêt à se retirer. Il se leve, sa Maîtresse le retient par la main sans presque le regarder. Elle s'entretenoit, avec Brocsham, de choses en apparence indifférentes : mais une certaine vivacité, je ne fais quel coup d'œil, annonçoient que leur esprit étoit occupé d'autres objets. Morson consent à voir un dénouement qu'il attendoit avec une impatience mêlée de trouble. Les Seigneurs font leurs adieux. Le Chevalier se dispose à les suivre. A dix heures, mon ami, dit-il au Professeur en sortant ; vous viendrez me délivrer où vous savez. Je vous prie de ne pas passer ce tems. Il le promet, étonné qu'on lui cédât la place d'aussi bonne grace. Après ce dont il venoit d'être témoin, on comprend qu'il fit mille instances à Gloriole pour l'instruire de l'objet

de tous ces murmures mystérieux. Il en fera pleinement satisfait ; mais ce n'est pas ici la place d'entrer dans aucun détail à cet égard. Nous passerons chez le Docteur, où il va s'ouvrir une nouvelle scène.

C H A P I T R E X I X.

BROCSHAM s'y étoit rendu peu de de tems après qu'il eut quitté son ami. Le Docteur étoit sérieusement occupé : il le fit prier de passer auprès de Miss Morson, ou dans sa Bibliotheque. Son choix fut bientôt décidé. Il trouva Miss Morson seule, elle le reçut d'un air confus & embarrassé. Je me suis fait annoncer, lui dit le Chevalier, chez Monsieur votre pere, charmante Miss. Il m'a

proposé de l'attendre avec vous ou avec ses livres. Vous jugez bien que je n'ai pas balancé à vous donner la préférence ; les charmes de la beauté l'emportent aux yeux de l'homme sensé sur toutes les graces de l'esprit réunies.

Miss Morson rêveuse , jette les yeux sur la porte, sur la sonnette, & n'ose ni les lever sur le Chevalier, ni lui répondre. Nous avons dit que la premiere fois qu'elle l'avoit vu, elle avoit désiré qu'il vînt souvent égayer sa retraite, & que son cœur avoit pris sa défense contre son pere. Dans les visites suivantes, ces impressions y avoient fait de nouveaux progrès. La confiance que le Docteur marquoit au jeune homme, diminuoit peu à peu l'horreur qu'il lui avoit inspirée à elle-même pour ses vices. Si le Vieillard n'avoit pas

trouvé en lui un changement réel ; le traiteroit-il avec tant de bonté ? s'il n'étoit plus vicieux , n'y avoit-il pas de l'injustice de le craindre comme quand il l'étoit ? C'étoit son pere qui le lui envoyoit , devoit-elle montrer plus de défiance que lui ? Ces réflexions l'empêcherent de sonner.... Je vois , poursuivit le Chevalier , aimable Morson , que votre pere m'a peint à vos yeux comme un monstre que vous ne daignez pas regarder , souffrez que je descende dans sa Bibliotheque.... Non , Chevalier , lui dit-elle en portant un œil timide sur lui , mon pere vous estime ; s'il a plaint en vous des égarements vrais ou supposés , votre conduite actuelle lui prouve que vous en gémissiez vous-même , & il est persuadé que cette conduite se soutiendra.... Croyez-vous , belle Morson ;

que ces égarements étoient tels qu'il les imaginoit ?..... Monsieur..... je crois.... mais mon pere m'a dit que vous lui aviez promis de vous en corriger , & il vous loue tous les jours d'être fidele à votre promesse. Pourquoi la lui avez-vous faite ?

Le Chevalier fut embarrassé à son tour par cette question. En déclarant ses vrais sentimens , il s'exposoit à se perdre pour jamais dans l'esprit de Miss Morson ; en avouant ses dérèglements passés , & en protestant qu'il s'appliquoit à mener une vie plus honnête , il s'enchaînoit lui même , se privoit des moyens d'exécuter les desseins qu'il avoit sur elle , ou y apportoit au moins d'ennuyeux retardemens. Il répondit enfin que les Vieillards se prévenoient aisément contre la jeunesse , qu'ils lui envioient des plaisirs qu'ils

n'étoient plus capables de goûter ; que le regret qu'ils en avoient , leur peignoit les moindres amusements comme des vices monstrueux ; que ce qu'ils appelloient désordres , libertinage , n'étoit le plus souvent qu'un usage modéré des plaisirs ; qu'il étoit impossible de les en faire convenir , & que par conséquent il étoit de la prudence de flatter leur haine impuissante pour les douceurs de la société , de paroître entrer dans toutes leurs vues ; & que , par cette complaisance adroite , on parvenoit à jouir du bel âge sans exciter leur jalousie & leurs clameurs.

Mifs Morfon étoit absorbée dans une foule de réflexions que ce peu de mots fit naître. Le Chevalier avoit remarqué sur son visage des mouvements de joie , à certaines de ses expressions. Si un air de dépit leur

avoit succédé, il étoit facile de juger que ce n'étoient point ses raisons qui l'avoient causé. Assuré de ces dispositions intérieures de Miss Morson, il poursuivit ainsi : Vous, par exemple, jeune, charmante, ne consommez-vous pas vos plus beaux jours dans l'ennui & la langueur ? on vous fait entendre que l'honneur vous dédommage des privations qu'on exige de vous sous le nom de cet être chimérique. Mais votre cœur ne réclame-t-il point contre cette tyrannie ? Cet honneur est une invention d'hommes intéressés, qui, comme je vous le disois à l'instant, ne s'opposent aux plus doux penchans que parcequ'ils ont perdu la faculté de s'y livrer. Ces penchans sont l'ouvrage de la Nature. Nous les eût elle donnés pour nous en défendre l'usage ? N'est-ce pas par

eux que l'homme est si singulièrement élevé au-dessus de tous les êtres ? & des esprits chagrins ne nous en donnent que de l'horreur ! Cruel préjugé ! tu commandes , il faut obéir. Mais , pour suivre les loix de l'honneur , oublierons-nous celles de la Nature ? Serons-nous des enfants dénaturés de cette mere tendre & bienfaitante ? Non : que notre tyran ait les apparences , il n'a point d'autres droits sur nous. Réservez à notre bienfaitrice les hommages purs de nos cœurs. Par ce ménagement auquel on nous force de recourir , nous satisfaisons à la fois aux cris menaçants de l'honneur & à la voix plus douce & plus absolue du plaisir. C'est par-là que j'ai dissipé les allarmes de votre pere sur la conduite de son fils. Le scrupuleux Vieillard , satisfait des com-

plaisances apparentes de votre frere , ne lui fait plus de crime d'une agréable dissipation , qui n'en peut être un en effet. Je desire ardemment , belle Morson , de vous voir aussi heureuse que lui. En vain une jeune Beauté aspireroit au bonheur ; si elle n'ouvre son cœur à l'Amour , il n'en est point pour elle. Ah , chere Morson , si vous ressentiez quelque étincelle de cette passion , que vos traits ont allumée dans mon ame , nous nous aimerions sous les yeux de votre pere. La confiance que je lui ai inspirée favoriseroit nos desirs. Libres de nous voir , de nous livrer à nos sentiments , quels jours nous coulerions ! que de délices !

La tendre Morson , ébranlée par ce discours , surprise d'un aveu où il lui sembloit que l'essentiel manquât , retenue par cette crainte qui agite

si impérieusement une ame vertueuse, regarde le Chevalier d'un œil sévère, & exprime néanmoins plus de trouble que de colere. Si vous avez, reprit-elle, quelqu'estime pour moi, Monsieur, vous devez comprendre qu'on n'obtiendra mon cœur qu'avec ma main, & que c'est à mon pere à décider de l'un & de l'autre : je suis étonnée que vous paroissiez en juger autrement ; & bien malheureuse, si je vous ai mis dans le cas de soupçonner ma délicatesse à cet égard.... Je serois plus à plaindre que vous, chere Morson, si vous me croyiez capable de former des desseins dont vous auriez à rougir. C'est à une union scellée par les loix, que je borne tous mes vœux. Je l'aurois déjà demandée au Docteur ; mais j'ai cru nécessaire, pour assurer le succès de cette démarche,

de mériter de plus en plus sa bienveillance; & , surtout , de savoir si vous daigneriez approuver mes soins. Soyez sùre que je détesterois le jour, si j'avois la moindre pensée qui pût vous déplaire. Du moins me pardonnerez-vous de redoubler d'efforts & d'assiduités pour vous convaincre de la vivacité de ma passion. Elle alloit repliquer , quand on vint avertir le Chevalier que le Docteur le prioit de passer chez lui. Avant de quitter Miss Morfon , il employa ce que les prieres & les serments ont de plus touchant , pour l'engager à répondre à ses vœux. Elle persista à se renfermer dans l'obéissance qu'elle devoit à son pere ; & cela même lui prouva qu'il avoit tout à espérer. Il lui prit une main , & on n'eut pas la force de l'empêcher de la baiser.

Le Chevalier sortit à regret de son

appartement. Que d'ennui il alloit essuyer auprès du Vieillard ! quelle différence entre les moments qu'il venoit de passer & ceux qui les suivoient ! Le Docteur alloit l'étourdir de ses tirades de morale, de ses insipides sermons. Heureux encore s'il n'avoit pas déterré quelques aventures bourgeoises, & s'il ne lui en faisoit pas le faderécit ! Il l'épargna sur ce point : quant à la morale, elle fournit en effet presque seule à l'entretien. Mais le bon Vieillard sut l'assaisonner de si tendres effusions de cœur, ses principes respiroient tant de candeur, d'honnêtetés, & peignoient une si belle ame, que, pour tout autre que le Chevalier, cette conversation eût été aussi agréable qu'utile. Il avoit le cœur & l'esprit occupés de trop d'objets différents, pour goûter les expressions de la fagesse.

gelle & de la vertu. L'espoir que sa complaisance lui ménageroit des moments plus précieux, le consolait de ceux qu'il consacroit au Docteur : il possédoit trop bien l'art de feindre, pour laisser percer le mépris qu'il avoit de son fastueux radotage; il en paroissoit au contraire ému, attendri : non seulement il approuvoit & combloit d'éloges toutes ses idées; il enchérissoit encore sur elles par des réflexions dont la justesse pénétoit le Vieillard de joie & d'admiration. Nous les quitterons un moment pour suivre Miss Morson dans les siennes.

Les raisonnements du Chevalier sur l'honneur & notre pente naturelle aux plaisirs, avoient fait de profondes impressions sur son esprit. Il est vraisemblable, comme il l'avance, disoit-elle en elle-même, que

nos penchans soient une des premières sources de notre félicité ; que la Nature , aussi admirable par son intelligence que par sa générosité , ne nous les donne qu'à cette fin ; qu'il y auroit une contradiction manifeste dans ses procédés , si elle exigeoit que nous regardassions comme bienfaits des choses dont elle ne nous permettroit pas d'user.

Je ne fais quel murmure sourd faisoit disparoître ces vraisemblances ; il étoit suivi d'un tremblement secret ; son cœur se ferroit , la rougeur lui montoit au visage : confuse , interdite , son ame sembloit agitée de vives allarmes. L'instant d'après , les plaisirs dont Brocsham lui avoit dit que jouissoit son frere , la tiroient de cette rêverie douloureuse. Qu'il est heureux , s'écrioit-elle ! Le monde n'a que des charmes pour lui ,

il s'y abandonne sans contrainte !
& moi, triste, renfermée, jouissant
à peine du jour, continuellement
sous les yeux d'un pere qui m'aime
à la vérité, mais auprès duquel je
n'ai guere que cet agrément ; est-ce
là vivre pour une personne de vingt
ans ? C'est au Chevalier que mon
frere doit la liberté de suivre ses
goûts ; il lui rend des services bien
essentiels. Faut-il s'étonner qu'un
homme si aimable soit bon ami ?
Que de graces dans son esprit, dans
ses manieres, dans toute sa person-
ne ! Si je lui avois inspiré en effet
la tendresse dont il vient de me faire
l'aveu ! Il n'y pense peut être déjà
plus. Mon pere m'a tant répété de
fois que les hommes ne nous par-
loient d'amour que par désœuvre-
ment, que pour nous entraîner dans
le piege ; tels étoient sans doute les

motifs de Brocsham : cependant il y avoit dans son ton un air de vérité, une chaleur que je n'ai point remarqués dans les autres personnes qui m'ont adressé des propos galants. Ne seroit-il que plus adroit qu'elles ? Il faudroit donc me résoudre à languir encore longtems dans cette sombre solitude. Le Chevalier faux, trompeur ! je ne puis le croire. Qui l'auroit engagé à me dire qu'il m'aimoit ? S'il craignoit de s'ennuyer avec moi, s'il imaginait que le mensonge fût l'unique ressource qu'il y eût à ma compagnie, n'étoit-il pas libre de rester dans la bibliothèque ? Tout me prouve que Brocsham ne m'en impose point sur ses sentimens. Mon pere a de l'amitié pour lui ; c'est un parti avantageux du côté de la fortune & du rang ; je ne doute point qu'il ne soit

accepté. Le Chevalier est plus raisonnable que mon pere : il aime le monde & les plaisirs , il me permettra de vivre dans l'un, & de partager avec lui le charme des autres. Hélas ! je ne daterai mon existence que du moment où ce mariage m'aura mise en liberté... Le Chevalier est-il encore avec mon pere ? soupera-t-il ici ? S'il reste, n'aurai-je pas lieu de croire que sa bouche n'a parlé que le langage de son cœur ? J'ai entrevu qu'il avoit du chagrin de me quitter, & qu'il ne s'amuse pas avec le Vieillard autant qu'il l'affecte. Il n'aura donc demeuré ici que pour me revoir. Je lui saurois gré de cette attention.

Alors, un Domestique vint lui dire de descendre chez le Docteur. Ce message l'affligea. Elle crut d'abord que son pere ne la demandoit

que parcequ'il étoit seul ; & elle préféroit la liberté de se livrer à ses idées , à une conversation qui n'y auroit aucun rapport. Elle demande s'il n'y a personne auprès du Docteur. On lui répond que le Chevalier lui tient compagnie. La gaieté renaît dans ses yeux , & elle descend avec précipitation. Le Chevalier veut bien souper avec nous , ma fille , & prendre la place de ton frere , que Mylord Al..... nous enleve ce soir. Ce Seigneur a pressé Monsieur de rester chez lui , mais il a mieux aimé s'ennuyer avec nous : il est si bon , ce Monsieur Brocsham ! son esprit , la noblesse de ses sentiments m'enchantent. Je t'ai envoyé chercher , pour que tu profitasses d'une conversation que personne n'a l'art de varier aussi agréablement que lui.

Mifs Morson eut peine à lui ca-

cher le trouble qui l'agitoit. Elle le remercia cependant de ses bontés, ne dit pas un mot du Chevalier, s'occupa à quelques petits ouvrages, & ne parut prendre que peu de part à l'entretien. Celui-ci & le souper n'offrirent rien qui fût digne d'être remarqué. Brocsham ne manqua pas l'occasion d'adresser à Miss Morson de ces éloges qui passent communément pour de simples galanteries, & dont elle fut flattée en secret. Elle fut moins gaie, & ne montra pas cette liberté naïve qu'elle avoit auparavant. Le Chevalier en tira un augure favorable pour son amour. Pouvoit il se méprendre à ces symptômes? Il comprit avec une égale facilité ceux qui parurent sur le visage du Professeur quand il rentra.

C H A P I T R E X X .

EN effet, il avoit l'air égaré, inquiet, impatient; c'étoit un mélange de craintes, de remords, de satisfaction, dont les nuances confondues ne laissoient pas d'être sensibles aux yeux de Brocsham. Son pere l'attribua à un revers de fortune au jeu. Vous avez perdu, mon fils, je le vois : eh bien ! faut-il se désespérer ? La somme est-elle grosse ? Il lui répondit qu'il n'avoit ni joué ni perdu, mais qu'il se trouvoit indisposé, & qu'il alloit se coucher. Le Docteur voulut appeller des gens de l'Art à son secours. Son fils le pria de différer jusqu'au lendemain, dans l'espérance que le repos de la nuit

suffiroit à le rétablir. On se sépara. Le Chevalier suivit le Professeur dans sa chambre. La maladie de ce dernier n'étoit que le besoin de s'entretenir avec Brocsham. Celui-ci fut le rassurer, l'encourager en peu de tems ; & , quand son pere monta une heure après , il vit avec joie que son fils étoit plus tranquille. Il remercia le Chevalier d'être resté avec lui , & alla se mettre au lit dans la confiance que cette incommodité n'auroit pas d'autres suites. Brocsham connoissoit trop le prix de ces moments pour laisser son ami seul : il passa une partie de la nuit avec lui , employa tous ses efforts pour affermir son esprit & son cœur , & ne le quitta que quand il fut persuadé par les serments les plus sacrés , que l'un & l'autre étoient parfaitement dans ses intérêts.

Enchanté d'avoir gagné un homme tel que Morfon , il ne s'occupait plus que des moyens d'attirer sa sœur dans ses filets , afin de s'assurer du frère par la sœur. L'assiduité lui parut le plus court chemin pour arriver à son but. Plus on voit les gens, plus il se présente d'occasions de dissiper les nuages qui offusquent leur esprit, plus on est à portée de les réduire. Dès que la bienséance le lui permit , il courut chez Miss Gloriotte , pour concerter avec elle des événements que le tems approchoit de faire éclore. Il ne resta chez elle qu'autant que les circonstances l'exigèrent. Il savoit que le Docteur étoit occupé dans la matinée , & que c'étoit le moment favorable d'entretenir sa fille tête à tête : il la trouva seule en effet. On nous dispensera d'entrer dans le détail de ce

qui se passa dans cette visite. Nous nous bornerons à dire que l'Amant fit tant de promesses, que Miss Morson en fut ébranlée; qu'il profita de cette heureuse disposition en homme consommé dans les mysteres de la galanterie; que la foible Morson avoua qu'elle étoit sensible, & qu'entraînée par la fougue des sens, elle lui en donna les dernieres preuves. Il instruisit son frere de tout, excepté de ce point important. Le dessein où il lui parut être d'épouser sa sœur, les grands avantages qu'il fit briller à ses yeux, flatterent le jeune Morson infiniment, & il approuva que son ami ne proposât point le mariage à son pere qu'il n'eût effacé jusqu'aux moindres traces de l'opinion désavantageuse qu'il avoit eue de sa conduite. Après ces aveux, ils prirent les arrangements les plus con-

venables à leur situation , & résolurent de se livrer tout entier à leurs plaisirs & à leurs espérances.

Quand l'un étoit auprès du Docteur ou de sa fille , l'autre passoit les plus doux moments auprès de Gloriette ; car ils étoient convenus de continuer à ménager le Vieillard par toutes sortes d'attentions , Brocsham ayant besoin de sa confiance & de ses bonnes grâces , plus que jamais. Il étoit enchanté de leurs soins & de l'union qui régnoit entr'eux : la sagesse la plus pure sembloit présider à toutes leurs actions ; dans leurs discours , la modestie , la retenue choissoient les expressions , il ne leur en échappoit aucune qui n'eût été pesée dans leur balance. Le crédule Docteur remercioit le Ciel de lui avoir fait connoître un homme , regardé d'abord comme le corrupteur

de la jeunesse, & qui étoit devenu l'exemple & les délices de sa famille. Il n'en parloit qu'avec éloge à ses enfants. O franchise! ô droiture! Ne devriez-vous pas être à l'abri des manœuvres hypocrites de l'imposture? Qualités vraiment estimables! Hélas! vous nous rendez plus faciles à tromper. L'homme est un reptile tortueux, contre lequel il faut toujours être en garde. Cet infortuné pere de famille en fit bientôt la funeste expérience.

Quoique Gloriole fût riche, elle n'avoit point appris au théâtre à ne recevoir qu'amour pour amour. Non seulement elle avoit exigé du Professeur une promesse écrite de l'épouser, mais elle lui laissoit dans sa maison, ou pour ses ajustements, le soin de mille petites dépenses qu'il se crut trop heureux de pouvoir lui épargner.

dans les commencements ; & qui , dans la fuite , le réduisirent à dérober de l'argent à son pere , ou à faire des emprunts. Il trouva de la facilité à l'un & à l'autre : mais sachant combien les Vieillard mettoit d'ordre dans ses affaires , il cessa de puiser dans son coffre fort , & eut recours à son crédit. Il n'avoit pas laissé d'altérer le comptant de son pere. Celui-ci s'en apperçut bientôt , & fit des plaintes & des recherches inouïes en présence de ses enfants ; ils en parurent aussi surpris qu'affligés ; Miss Morson en avoit une douleur sincere. A travers les démonstrations affectées de son frere , le Docteur eut pû remarquer une sorte d'embarras & de confusion qui lui auroit découvert le mystere. Il lui manquoit cinq cents guinées , cette perte le préoccupoit trop vi-

vement; d'ailleurs, devoit-il soupçonner des enfants dont l'économie lui étoit connue? Sa fille avoit toujours mis en bourse une grande partie de l'argent qu'il lui avoit donné pour ses patures; elle en avoit composé un petit trésor qui croissoit chaque jour. Son fils n'avoit presque jamais touché à ses honoraires: sa bourse étoit des mois entiers dans le même état, à moins qu'il ne fît des rencontres pareilles à celles de Juliette Phipps. Tous ces motifs le mettoient dans une grande sécurité à leur égard. Il n'en avoit pas moins pour ses domestiques, leur fidélité étoit éprouvée. Il falloit bien que quelque voleur se fût introduit dans la maison & eût pris cette somme. Il étoit attaché à son argent, mais sa philosophie lui faisoit envisager les événements de la vie avec assez d'im-

différence. Après le premier mouvement, il se consola, & se contenta de prendre ses mesures pour ne pas essuyer d'accident à l'avenir.

Le jeune Morson fut charmé de cette résignation. Cependant les nouvelles précautions de son pere le déconcertoient. Il sentoît qu'il lui seroit impossible de s'adresser désormais au coffre fort. Et puis, le moyen de prendre son pere en défaut sur le compte de son argent! Cependant, il lui en coûtoit d'emprunter sans cesse. Brocsham lui avoit offert précédemment ses services : il lui demande une somme, il ne peut la lui prêter que dans quelques jours. Gloriole presse, le moindre délai exciteroit son courroux. Il se ressouvient que l'Université fait à son pere une pension qui est échue ; il contrefait son seing, & la reçoit,

dans l'espérance de la remplacer au jour que le Chevalier lui avoit marqué. Cette ressource fut de peu de durée : avec les Glorioles, les mines du Potosi suffiroient-elles ? Brocsham, dans l'abattement du désespoir, lui déclara qu'il n'avoit pas touché les fonds qu'il attendoit. Ce fut un coup terrible pour le Professeur ; à tout instant , il trembloit que son pere ne découvrit sa supercherie , soit en le chargeant de sa recette , soit en allant la faire lui-même. Ce moment fatal arriva. Son pere , en se promenant , fut présenter sa quittance au Trésorier. Quelle fût sa surprise , quand il lui en montra une autre , & lui dit qu'il avoit payé à son fils ! Il s'efforça de ne rien laisser paroître. Confus d'avoir fait soupçonner sa mémoire , il se retire & s'abandonne en liberté aux idées que la

conduite de son fils offroit en foule à son esprit. Il n'avoit peut-être reçu cet argent que depuis peu, & n'avoit pas encore pensé à le lui remettre, cela étoit assez vraisemblable. Il avoit oublié de demander au Trésorier le jour que le Professeur étoit venu ; ainsi rien ne l'empêchoit de croire que ce fût inadvertance de sa part. Cette réflexion le calma, & il résolut d'attendre quelle tournure il donneroit à cette affaire.

Deux jours se passèrent ; pas un mot de l'argent. Impatient d'être éclairci, il lui en parla le premier en peu de mots. Ma pension est échue, mon fils ; voilà ma quittance, quand vous voudrez, vous passerez chez le Trésorier. Il prit la cédule, fit assez bonne contenance, & promit de recevoir au plutôt. Cette réponse déconcerta le Docteur. Il

étoit évident que son fils ne gardoit point son argent par oubli. Il l'a reçu, qu'en a-t-il fait ? Etoit-ce là ce qu'il avoit perdu le jour de sa prétendue incommodité ? La faute étoit pardonnable. N'auroit-il pas pris & dissipé aussi les cinq cents guinées ? Ceci seroit plus grave. Il n'y avoit que quelques mois qu'il les avoit comptées, quand il s'aperçut qu'on les avoit enlevées. Une pareille somme n'avoit pu disparoître en si peu de temps, à moins d'un dérangement extrême. S'il s'en étoit emparé, elle n'avoit pas suffi, puisqu'il avoit eu recours à la pension. Qu'avoit-il fait de l'un & de l'autre ? avoit-il joué ? Le jeu étoit un goufre qui engloutissoit les plus grandes fortunes. Lui, jouer ! Il ne lui avoit jamais connu que de l'éloignement pour cette passion. Obligeoit-il quelque

famille malheureuse ? avoit-il besoin de se cacher ? pouvoit-il ignorer qu'il étoit honteux de voler pour donner même , & qu'il dépouilloit sa propre sœur pour revêtir des étrangers ? Seroit-ce avec les femmes qu'il dépenseroit si prodigieusement ? Hélas ! tel est l'écueil où la jeunesse la plus sage vient échouer. Ce sexe , si aimable quand il suit les loix de la modestie & de la pudeur , précipite dans tous les excès lorsqu'il a brisé le frein des mœurs.

Il n'entrevoit , dans toutes ces extrémités , que de justes sujets de chagrin & d'allarmes. Le Professeur , de son côté , étoit dans des inquiétudes mortelles. Son ami lui avoit manqué dans le besoin le plus pressant ; c'étoit même sur sa parole qu'il avoit disposé de la fatale pension. Plusieurs tentatives faites pour la

remplacer, ne lui avoient pas mieux réussi. Son pere étoit estimé, chéri, respecté de tous, & lui ne trouvoit pas cinquante guinées dans une ville comme Cambridge! A quoi servoit-il donc de se consacrer au bien public, & d'aspirer à la réputation d'homme vertueux? A exciter une admiration stérile? La Société ingrate dédommageoit-elle des peines qu'il avoit fallu prendre pour attirer ses regards sur sa personne! Ainsi il imputoit à la Société ce qu'il ne devoit attribuer qu'à soi-même. La premiere voyoit dans ses emplettes, & dans la nature de ses besoins, un dérangement qu'elle eût eu tort de favoriser par sa facilité. Pour que son raisonnement eût été juste, il falloit que son pere eût droit de faire à ses Concitoyens les mêmes reproches que lui.

Quoi qu'il en soit, son trouble augmentoit à proportion de l'impossibilité de satisfaire le Docteur. Celui-ci avoit reçu froidement les premières excuses dont il avoit cherché à couvrir ses délais. Il ne lui parloit plus de la pension, mais sa tristesse annonçoit assez ce qu'il en pensoit. Il rencontra par hazard le Trésorier, qui lui dit que son pere étoit venu demander l'argent qu'il lui avoit donné. Il feignit de le savoir, & ajouta qu'un oubli de sa part avoit causé ce quiproquo. Cette fatale lumiere le détermina à avouer qu'il avoit perdu les cinquante louis le jour même qu'il avoit dit être incommodé; que le Chevalier lui avoit promis de les lui prêter, à la charge de les lui rendre sur ses épargnes; que cette promesse l'avoit remis dans la sorte de tranquillité où

il l'avoit trouvé quand il étoit montré dans sa chambre, & que son ami n'avoit pu l'effectuer assez tôt. Il jura à son pere qu'il se ressouviendrait de cette faute pour n'y plus retomber; le supplia de l'oublier, de lui rendre toute sa tendresse, & de lui permettre de le rembourser de la même manière qu'il s'étoit engagé de le faire à Brocsham.

Le Docteur, aveuglé par cette foiblesse si naturelle aux peres de famille, refusa la proposition de son fils, le consola lui-même, en lui insinuant néanmoins qu'il comptoit que, dans la suite, il ne commettrait plus de pareille imprudence. Quant à mon amitié, ajouta-t-il, je vous la conserve. Si vous devenez pere un jour, vous sentirez qu'il est trop doux d'aimer ses enfants, pour que quelques fautes nous les fassent haïr. L'homme est foible, mon fils, & sur-

tout la jeunesse : il est presque nécessaire qu'elle acquierre de l'expérience à ses dépens. La Fortune vous a trahi, tirez-en cet avantage : regardez les passions comme des jeux, où les légères faveurs qu'elle dispense sont suivies d'amertume & de remords. Vous êtes dans une situation à ne pas desirer de gagner. Je fais qu'on a fait du jeu une espece d'affaifonnement de la Société. Jouez donc par amusement & jamais par intérêt. Si vous ne perdez point de vue cette maxime, vous ne ferez jamais de grosses pertes, & vous n'aurez point à gémir d'avoir sacrifié en un moment un bien nécessaire à la tranquillité de toute la vie. Le jeune Morfon promit de suivre exactement ces sages conseils, & se retira en se félicitant de n'avoir essuyé qu'une si douce réprimande.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

HEUREUX si c'eût été le dernier de ses embarras ! Ce n'étoit que le moins inquiétant : car, de quelque manière que son pere eût pris cet événement, il n'y avoit point de remède, & il ne s'agissoit que de passer le premier moment ; ceux qui lui restoient avoient bien d'autres inconvénients. L'Actrice avide avoit sans cesse de nouvelles fantaisies. Quand, avec la plus grande difficulté, il étoit parvenu à en satisfaire une partie, on lui remettoit sous les yeux le fatal écrit, il ne passoit que d'une peine à une autre. Efforts continuels pour se procurer des fonds ; application à trouver des

Partie II,

G

moyens d'éluder un mariage qui le rendroit la fable de la Ville. Telles étoient les inquiétudes qui le dévoreroient successivement. Etoient-ce là les délices qu'on lui avoit promises ? Les plaisirs n'étoient donc que des instants qui entraînoient à leur suite une continuité de peines. Il comparoit cette paix douce, cette satisfaction pure qui naît de l'accomplissement de ses devoirs, qu'il goûtoit précédemment, avec la situation présente de son cœur. Ce coup d'œil sur les premières années de sa jeunesse la lui faisoit regretter. Le remors déchiroit son ame, quand il réfléchissoit sur sa conduite. Comment cacher ses emprunts à son pere ? comment soutenir les reproches de son exemple, & le mépris que la Société entière lui marqueroit, en le voyant déshe-

noter son pere & son nom?

Ces réflexions lui inspiroient un véritable repentir & la résolution d'abjurer ses désordres. Un coup d'œil, un mot de Gloriole, un message de sa part faisoient tout évanouir: ces lueurs de raison étoient bientôt éclipsées par l'art de plaire, dont sa Maîtresse possédoit les plus rares secrets. D'ailleurs elle lui présentait en perspective des honneurs, des biens avec lesquels il acquitteroit aisément ses dettes. Ces illusions acheverent de bannir de son esprit le regret de la paix avec lui-même qu'il avoit perdue; il ne chercha plus que des ressources suffisantes pour assouvir les desirs de toute espece, de son Actrice.

Nous avons déjà dit qu'il savoit allier au soin de ses plaisirs une exactitude apparente pour tous ses

devoirs. Plus il s'en écartoit, plus il lui importoit d'empêcher que son pere ne s'en apperçût : il auroit été accablé par l'amertume de ses reproches, jointe aux tourments que lui caufoit son amour. Il s'épuisoit donc en complaisances & en caresses auprès du Vieillard. Le Chevalier le secondoit avec un zèle, dont les douceurs de son commerce secret avec Miss Morson étoient un sûr garant. Comment le Docteur n'eût-il pas été trompé à des apparences si bien ménagées ? Le souvenir de ses guinées élevoit par intervalles quelques nuages dans son esprit. Sa tendresse extrême pour ses enfants, leurs attentions empressées pour lui, les dissipoient d'abord : nul soupçon, nulle défiance du Professeur. Quant à son ami, le Chevalier, il étoit étonné que, dévoué comme il le

lui paroissoit être & ayant la réputation d'être riche, il n'eût pas épargné à son fils le petit désagrément que la perte de sa pension lui avoit attiré. Mais, comme ils étoient également unis, & qu'il ne paroissoit pas entr'eux la moindre marque de refroidissement, il supposa que les motifs du refus de l'un étoient tels que l'autre n'avoit pu ne pas s'y rendre; c'en fut assez pour l'excuser lui-même. Un Créancier mécontent vint changer ce calme trompeur en une agitation douloureuse.

Le Vieillard sortit un matin de son appartement pour donner quelques ordres. Il vit sur l'escalier un de ces Marchands qui mettent la vanité des femmes à contribution. Il grondoit assez haut. M. Morson lui demanda si sa fille ne faisoit point

difficulté de lui payer quelques ajustemens , le prix qu'il en exigeoit ? Entrez , M. Rubanell , ajouta-t-il sans lui donner le tems de répondre , je vous donnerai le surplus. Ma fille est ménagere ; quand elle marchandera trop , laissez la faire , ne grondez point ; venez me trouver , je vous contenterai ... Non , Monsieur , ce n'est point à Miss Morson que j'ai affaire , c'est à M. votre fils. Il me doit trente guinées , il a donné sa pratique à un autre , & ne me paie point..... Cela n'est pas juste. Si vous avez l'état de vos fournitures , remettez - le moi , & repassez dans deux jours. Le Marchand lui présente le mémoire , & se retire charmé de cette heureuse rencontre.

Trente guinées pour des brinborions de femmes ! en un mois !

c'est payer en Milord. Sa dépense n'a plus rien d'étonnant, si le reste est sur le même pied. Quelle femme ose souffrir une pareille dissipation ? O malheureux fils ! Voilà mes allarmes qui se vérifient. Le libertinage détruit en un moment dans ton cœur ces principes de vertu & de sagesse que j'y ai fait germer avec tant de soins. Hélas ! j'espérois que constant dans ces maximes, tu augmenterois encore la gloire que j'ai acquise par mes veilles. J'avoue que cet espoir m'a soutenu dans la carrière de la vertu & du bien public. J'aimois à me représenter un fils qui, à l'ombre d'un nom moins célèbre que chéri, serviroit la Patrie, recueillerait, dans le tribut de sa reconnaissance, le prix de son amour pour elle, auroit les yeux de ses Compatriotes sans cesse fixés sur lui, tan-

dis que les cœurs attachés sur ses pas, chanteroient ses louanges à l'envi, Je bénissois le Ciel qui, dans cette époque de la vie si triste pour la plupart des hommes, me promettoit des douceurs au-dessus de tous les plaisirs de la jeunesse. Vaine attente ! ce même fils me causera sans doute plus de chagrins que je n'en espérois de satisfaction. La digue des passions est rompue, quel obstacle opposer à leur débordement ? O mon fils ! ce torrent impétueux t'entraîne ; tu perds vingt-cinq ans d'étude & de vertu ; tu affliges un pere qui t'aime si tendrement. Ses yeux qui se complaisoient en toi ; qui s'enflammoient à ta vue, qui te cherchoient quand tu étois loin d'eux ; ses yeux vont être noyés de larmes : & c'est toi qui les feras couler ! Auras-tu la barbarie de

les voir sans trouble , sans effroi ?

Ces malheurs ne lui sembloient que trop certains. En s'en faisant à foi-même le funeste tableau , il se promenoit à grands pas dans sa chambre. Les forces lui manquent , de profonds gémissements embarrassent sa respiration : il se jette sur un siège , où il reste plusieurs minutes anéanti sous le poids de sa douleur. Revenu de cette cruelle léthargie , il se fait violence , & cherche des moyens de tirer son fils du précipice où il se plonge ; il n'en entrevoit point de plus efficaces que des remontrances douces , mêlées aux expressions pathétiques de la tendresse paternelle. Quel enfant résisteroit au spectacle terrible & touchant de Concitoyens qui , pénétrés d'une juste indignation , lui prodiguent toutes les marques du mé-

pris & de la haine , & d'un pere nourri de larmes & de tristesse , lui tendant les bras , & le conjurant par le sang qui coule dans ses veines , par ce reste de chaleur qui l'anime encore , de retirer le poignard que sa main souillée de vices approche de son sein paternel. Non , non ; son fils ne pousseroit point l'insensibilité jusqu'à dédaigner ces objets d'horreur & de pitié. Cette espérance rend quelque calme à ses esprits , il la regarde comme une douce aurore qui lui présage encore de beaux jours. Telles on voit dans un parterre brûlé par le soleil du midi , des fleurs fanées & languissantes se ranimer à la fraîcheur douce de la nuit , & reprendre toute leur beauté & leur éclat.

Avant d'employer toute l'ardeur dont il étoit capable à rappeler son

filz dans le chemin de la sagesse, M. Morson crut devoir lui présenter l'état du Marchand Rubanell. Il n'alloit point ce jour-là à l'Université. Il lui fit dire de descendre chez lui quand il en auroit le loisir. Il demanda au domestique s'il savoit que son pere eût quelque chose d'important à lui communiquer. Celui-ci répondit qu'il l'ignoroit absolument, qu'il n'avoit vu que Rubanell lui présenter un papier. Le Professeur n'en demanda pas davantage, & fit dire à son pere qu'il ne tarderoit pas à obéir à ses ordres. Mais, comment paroître devant lui ? s'écria-t-il dès que le domestique fut parti. Ce papier est sûrement l'état de ce que je dois au Marchand ; encore si je ne l'avois pas signé, je pourrois..... Ne serois-je pas bientôt confondu ? Quelles

couleurs donner à cette maudite affaire? Il rêve un instant; puis se levant avec précipitation, je l'ai trouvé, poursuivit-il: ce retour en imposeroit à plus fins que mon pere. Oui, il est admirable; non seulement il m'excusera, mais il m'épargnera encore les duretés que le Vieillard s'appête à me déclamer. Il compose son visage, s'affermir dans le rôle qu'il va jouer, & se rend auprès de son pere. Connoissez vous, mon fils, lui dit celui-ci, cette longue pancarte?... Voyons, mon pere, reprend-il d'un ton assuré. C'est de Rubanell; oui, assurément.... Faites - vous le commerce de modes? Nullement; mais je le fais faire.... Vous? Moi-même; & voici comment. Un marchand de cette Ville a un envoi pour nos Colonies; les objets transcrits ici lui manquent, c'est trop peu de

chose pour aller à Londres : il fait que Rubanell les a ; la jalousie de commerce les a brouillés ensemble, mon ami s'adresse à moi, pour que les fournitures que voici, soient prises chez son confrere sous mon nom, de crainte qu'elles ne soient refusées sous le sien. Rubanell les délivre à mesure qu'on les lui demande de ma part. J'en arrête la facture, comme je l'avois promis. Il étoit convenu qu'elle ne seroit payable que dans quatre mois. Il prétendoit que je l'acquittasse aujourd'hui ; je ne veux lui remettre ses fonds que quand je les aurai reçus de son confrere au terme fixé. Voilà le sujet du mécontentement de Rubanell. Ne doit-il pas tenir ses conventions ? est il juste qu'en obligeant on soit harcelé de la sorte ? Son confrere est solvable : c'est sire Thill

qui demeure en face de la grande Eglise, homme riche, & d'une probité à l'épreuve; je n'aurois pas donné mon consentement à un Trafiquant douteux.

Cette réponse n'avoit point l'air d'être méditée; elle étoit si simple! Morson étoit descendu presque aussitôt que le Domestique. Quand il auroit appris de celui-ci que Rubanell avoit parlé à son pere, le mensonge ne pouvoit pas lui être encore assez familier, pour lui avoir suggéré un incident vraisemblable dans tous ses points. Enfin le Docteur, déconcerté lui-même par une réplique si imprévue, ne savoit comment se tirer de cet embarras. Il fixe sur son fils un regard plein de surprise & de satisfaction. Son air tranquille & assuré acheva une conviction pour laquelle son propre

cœur fournissoit de puissants arguments. Montrer à son fils les soupçons, le trouble, les allarmes que le mémoire de modes lui avoit causés, c'étoit lui faire sentir qu'il étoit toujours prêt à mal interpréter ses actions; & que dans une défiance continuelle, il n'éclaircit sans cesse sa conduite que pour y trouver matiere à de ridicules déclamations. Un François a dit :

Quiconque est soupçonneux, invite à le trahir.

Cette maxime est de bon sens. Ainsi le Docteur reprend un air riant, & propose de payer Rubanell au bout des deux jours qu'il lui avoit assignés. Le Professeur le pria en grace de lui laisser terminer cette affaire d'intelligence avec Thill; & lui représenta qu'il étoit assez connu pour

transiger en personne; que, si l'on savoit que son entremise y fût nécessaire, on le regarderoit comme un jeune homme qui n'étoit pas en état de tenir sa place dans la Société, & qu'il craignoit cette opinion de lui comme le plus grand outrage. Le Vieillard approuva encore ces raisons, lui remit le mémoire, & s'en rapporta à sa prudence. Le Professeur lui promet de lui donner des nouvelles de cette affaire en peu d'heures; & il se retire pour y vaquer.

La joie du Docteur fut celle d'un pere qui reconnoît son fils innocent quand il le croyoit coupable. Il fait de mures réflexions sur la facilité avec laquelle l'homme le plus attentif se laisse prévenir par les apparences; il attribue à cette pente fatale les animosités, les querelles

qui divisent la plupart des familles. Les peres s'abandonnent à des préventions illusoires contre leurs enfants. Ceux-ci désespérant de frapper leurs cœurs séduits par les traits de la vérité, oublient ce qu'ils leur doivent, & souvent n'en ont que du mépris. Belle leçon pour les ames vraiment paternelles ! M. Morfon se propose bien de la mettre en pratique, & de ne croire ce qui seroit contraire à ses enfants, que quand il lui seroit prouvé avec la dernière évidence.

Cependant l'aventure de Rubanell ne lui sortoit point de la pensée. Il en pesa de nouveau toutes les circonstances, rien de louche ni d'incroyable. Il lui vint des doutes qu'il ne fut pas le maître de rejeter, quoiqu'ils lui parussent sans fondement. Mû, comme par une es-

pece d'instinct , il appelle un Domestique affidé , lui ordonne d'observer chaque jour quelles personnes viendroient chez son fils , & de lui en rendre un fidele compte.

Quant au Professeur , en repassant chez lui , les difficultés de réussir dans son entreprise l'effrayèrent. Rubanell déjà mécontent , acquiesceroit-il à ne point venir chercher son argent chez son pere , & à déclarer authentiquement qu'il étoit payé ? Thill voudroit-il avouer l'intrigue où on le faisoit jouer sans le savoir ? quels motifs donner à cette proposition , qui n'en compromettrient point l'Auteur ? De quelque côté qu'il envisageât le labyrinthe où il s'étoit enfermé , il n'y voyoit point d'issue , point de moyens d'en sortir que celui de payer Rubanell ; car alors il pourroit dire qu'ayant fait

part de les procédés à Thill son confrere , celui-ci se seroit déterminé à lui faire tenir ses trente guinées. Par quel ressort se les procureroit-il ? Le cas étoit pressant. Nous avons dit que sa sœur avoit un petit trésor , il l'avoit toujours oublié. Il passe chez elle , lui dit qu'il a besoin dans le moment de trente guinées , sous peine d'encourir l'indignation de leur pere , & qu'il entrera avec elle dans un plus long détail à son retour. Miss Morson les tire de sa bourse en assurant que c'est tout ce qu'elle a. Sans se donner le tems de lui répondre , il vole chez Rubanell , le paie , & revient rendre sa quittance à son pere , en lui apprenant que Thill , offensé de la conduite de son confrere , avoit consenti à le satisfaire sur-le-champ. Le Docteur persuadé de plus en plus de la vérité

de cette affaire par la promptitude de son fils à la conclure , se mit à sourire en lisant l'acquit du Marchand , se reprocha intérieurement les doutes qui s'étoient élevés dans son esprit ; & néanmoins , soit qu'il n'y pensât plus , soit par je ne sais quel pressentiment, l'ordre qu'il avoit donné à son Domestique ne fut point révoqué.

CHAPITRE XXII.

LA paix , la sérénité , régnerent pendant quelques jours dans cette famille. Le Professeur échappé heureusement d'un mauvais pas , prit toutes les mesures possibles pour n'avoir plus rien de semblable à craindre dans la suite. Quelle prudence

eût pu l'en garantir ? Le nombre de ses Créanciers croissoit presque à tous instans. Gloriole, encouragée par l'empressement qu'il avoit montré à remplir ses premiers desirs, avoit sans cesse de nouveaux goûts. Elle s'en expliquoit dans des momens si tendres que son Amant promettoit tout sans réflexion : nul oubli, pas la moindre grace. Il n'étoit occupé que des moyens de pouvoir suffire à tous ses caprices. Il soupiroit ardemment après la fin de ses maux. On la lui montrait comme prochaine & infaillible, & il redoubloit d'effort pour atteindre ce terme désiré.

Ce but lui-même avoit ses déshagrémens. Il ne pouvoit y arriver & jouir des avantages qui y étoient attachés, qu'il n'eût épousé M^{lle} Gloriole ; il s'y étoit engagé formel-

lement. On lui rappelloit sans cesse cette condition ; on joignoit les larmes aux instances , & quelquefois les menaces aux caresses , pour le déterminer à la remplir. L'espoir d'une fortune inespérée lui avoit fait accepter ce cruel préalable. Mais, plus il y réfléchissoit, plus il sentoit de répugnance à épouser une Actrice dont les aventures sans nombre étoient connues à la campagne comme à la ville. Si du moins on le mettoit en possession des biens promis, son choix seroit justifié, il seroit excusable d'avoir sacrifié quelques bienséances à un établissement des plus brillants. Le public seroit forcé de faire honneur à la reconnaissance, d'une union qui, sans de grands motifs, passeroit avec raison pour une folie de jeune homme.

Tels étoient les prétextes secrets

qui l'obligeoient à remettre de jour en jour la conclusion de ce mariage. Ceux qu'il alléguoit à Mifs Glorïole étoient pris de la difficulté d'obtenir le consentement de son pere : il falloit beaucoup de patience & d'adresse pour faire taire ses préjugés ; il falloit des preuves sans réplique pour convaincre cet esprit si obstinément attaché à ses idées. Ces raisons ne produisoient que peu d'impression sur Glorïole : ces sortes de personnes sont accoutumées à tout plier sous leur volonté ; elles ne connoissent de loi que leurs caprices, de devoirs que leurs intérêts. Celle-ci ne laissoit pas passer un jour sans se plaindre de son Amant & de la confiance qu'elle avoit eue en ses promesses. Elle auroit pu donner la préférence à vingt jeunes gens, qui ne lui étoient pas inférieurs

en mérite, & qui l'emportoient sur lui par le rang. C'étoit l'influence maligne de son étoile qui l'avoit subjuguée. Qu'elle se repentait de s'être laissée abuser par le penchant de son cœur ! elle qui ne s'étoit jamais rendue à sa voix , au préjudice de sa fortune. N'étoit-elle pas bien malheureuse , de n'avoir eu cette foiblesse que pour un ingrat !

Ces reproches étoient souvent le prix des peines qu'il prenoit de fournir à tout ce qu'elle exigeoit. Il ne se dissimuloit pas que Gloriole répondoit mal à la délicatesse de ses sentiments. Quelquefois il gémissoit pour plus d'une raison , de s'être attaché à elle ; & Miss Juliette lui paroissoit plus digne de ses hommages ; en les lui rendant , que d'inquiétudes , de tourments il se fût épargnés ! Le Docteur eut été ravi qu'il

qu'il eût cherché à toucher une si belle ame ; car il étoit visible que le Chevalier ne lui en avoit parlé désavantageusement que parceque cette alliance ne s'accordoit point avec ses vues. Tranquille avec une femme dont il seroit aimé, sans dettes, sans remords, considéré de la Société, chéri de son pere, tous les instants de sa vie seroient tissus d'or & de soie : il avoit sacrifié ce bonheur réel à des espérances peut-être chimériques. Chimériques ! il seroit donc perdu ; que deviendrait-il ? ou iroit-il cacher sa honte ? Tant de personnes auroient-elles exposé ce qu'elles ont de plus cher à des apparences illusoires ? il n'y avoit pas lieu de le croire. Il étoit donc de la sagesse de suivre cette entreprise jusqu'à la fin ; & , puisqu'il avoit commencé à semer , il falloit continuer ,

& attendre avec patience le tems de la moisson. Un nouvel orage est prêt à fondre sur lui.

Bijoutiers , Parfumeurs , Marchands de Dentelles , d'Etoffes , de Meubles , de Porcelaines , & de mille autres babioles , qui ne sont pas moins recherchées par les femmes d'Angleterre que par celles de France , se rendoient en foule tous les matins dans sa chambre. Les uns , pour y apporter leurs marchandises à choisir ; & le plus grand nombre pour lui donner leur mémoire , ou pour lui demander de l'argent. Le Domestique s'acquitta fidelement de la commission dont son Maître l'avoit chargé. Pendant huit jours , il fit une ample liste de leurs noms , de la qualité de leurs marchandises , & même des sommes qui leur étoient dues : le total qu'il en tira l'effraya lui-même.

Il balança plusieurs jours à présenter ce libelle fatal, par égards pour le père & pour le fils. En diminuer le nombre des articles, ce qui en resteroit feroit plus que suffisant pour mettre le Vieillard au désespoir; le supprimer tout entier, feroit suspecter sa fidélité, & engageroit son Maître à donner sa confiance à un autre. Tandis qu'il flotloit dans ses irrésolutions, M. Morfon l'appella, & lui demanda le résultat de ses observations. Il répondit hardiment qu'il n'avoit vu monter chez son fils que le Chevalier & quelques personnes de l'Université. Le Docteur exige qu'il lui déclare la vérité, sous peine de perdre sa confiance & d'être chassé honteusement. Ces menaces l'épouvantent, sa fermeté se dément. Il tombe aux pieds de son Maître, & le conjure de le

dispenser de lui rien dire de plus, & même d'une pareille commission à l'avenir. C'étoit apprendre au Vieillard tout son malheur. Qu'avoit-il besoin des détails, puisque le fait étoit avéré? Ce père infortuné voulut néanmoins les savoir, ou pour y apporter quelque remède, s'il lui étoit possible, ou par cette curiosité qui nous porte à découvrir toute la profondeur de nos plaies. Le Domestique consterné, tremblant, lui remet la liste. Trois cents livres sterling, quatre schelings & six deniers en étoient le montant. Cette somme, les objets qui la composoient, accablèrent le Vieillard de douleur & de désespoir. Je suis ruiné; mon fils est perdu, s'écrie-t-il à plusieurs reprises; suffoqué par les sanglots, succombant aux divers mouvements de honte, de tendresse, de colere

qui déchiroient son ame, il se jette dans un fauteuil & y perd toute connoissance. Le Domestique pousse des cris perçants, & appelle au secours. Ses camarades, les deux enfants accourent à ces clameurs lamentables, & emploient tous leurs soins à faire revenir l'infortuné Docteur. Peine inutile ! il reste pendant une demi-heure dans un évanouissement voisin de la mort. Les enfants, les domestiques fondent en larmes ; déjà, un des premiers se dispose à courir chez le Médecin. Le Vieillard pousse un profond soupir, entr'ouvre un œil mourant : on s'empresse à ranimer en lui cette étincelle de vie ; une respiration moins gênée, de faibles mouvements ajoutent à ce premier présage. Enfin il ouvre tout à fait les yeux. Qu'apperçoit-il ? Son fils qui le tient dans ses bras ! ce fils

dont le dérèglement vient de le mettre au bord du tombeau : il tourne la tête de l'autre côté, leve les mains au Ciel, frissonne d'horreur ; & , pendant un moment, fait appréhender une rechûte plus terrible. La chambre retentit des cris de Miss Morson. Son pere, touché de ces marques de désolation, lui tend la main, l'appelle, l'embrasse, & mêle ses larmes aux siennes. La vie, lui dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, la vie me seroit à charge sans toi, ma chere fille ; il n'y a plus que toi qui m'y attache. Hélas ! tu partageras ma douleur, & tes jours s'écouleront dans l'affliction. Ah ! plutôt, que le Ciel abrège les miens, & te rende aussi heureuse que tu le mérites ! Dans cette idée, je descendrai au tombeau avec moins de regrets.

Après ce peu de mots, il se tait, regarde son fils d'un œil moins sévère encore que tendre, fait signe aux domestiques de se retirer, se recueille un instant en lui-même, & poursuit ainsi en adressant la parole au Professeur. Vous voyez, malheureux jeune homme (mon cœur se refuse à vous donner un autre nom), vous voyez le funeste effet de vos désordres honteux : n'espérez plus m'en imposer. Je juge de vos excès par vos dépenses. C'est vous qui m'avez volé, qui avez emprunté chez Rubanell, & chez quantité d'autres dont voilà les noms. C'est votre conduite déréglée qui me consume de chagrin, qui déshonore ma vieillesse, & empoisonnera le peu de jours que le Ciel me destine. Tel est donc le prix des soins que j'ai voulu prendre moi-même de votre

enfance & de votre éducation ; tel est celui d'une tendresse que rien n'avoit pu altérer jusqu'à ce jour ! Je vous ai donné la vie , & vous cherchez à me l'ôter. J'ai rempli votre cœur des leçons de la vertu & du bon exemple , & vous déchirez le mien du spectacle affreux du libertinage. J'ai éclairé votre esprit des lumieres de la science , & vous ne l'occupez qu'à me tromper , qu'à m'abreuver de fiel. J'avois deux enfans , la débauche , pire cent fois que la mort , m'en enleve un. Livrez-vous sans contrainte à tous ses débordemens ; en déplorant votre sort & le mien , j'acheverai , dans les bras de ma fille , une carrière déjà trop longue. Vous trouverez demain , chez sire Onel , le bien de votre mere. Allez : si vous avez encore quelque pitié pour moi , vous

m'épargnez une présence qui ne feroit qu'aggraver ma tristesse profonde.

Eperdu, anéanti par ce discours foudroyant, le Professeur se prosterne à ses pieds, les baigne de ses larmes, & demande grâce avec des cris redoublés & les symptômes du plus grand désespoir. Miss Morson, dans la même attitude, conjure son pere, au nom du Ciel & par ce que les soupirs & les prieres ont de plus touchant, de pardonner à un frere plus imprudent que coupable. Le Chevalier arrive sur ces entrefaites; les Domestiques qui ont entendu le discours du Vieillard, l'instruisent de ce qui se passe: il entre au milieu de cette scène attendrissante, prend une main du Vieillard; & avec cette éloquence pathétique qui lui étoit naturelle, il lui persuade

de ne point réduire son fils aux dernières extrémités, ajoutant que ses fautes n'ayant pour cause que l'inexpérience, n'étoient point sans remède; qu'un caractère aussi bon que le sien étoit facile à plier au joug de la raison; & qu'en faisant l'éclat qu'il méritoit, il fermoit à ce fils toute voie au repentir, & déshonoroit la famille sans ressource.

Ces remontrances ébranlent le Vieillard, ou plutôt servent de prétexte à sa tendresse, qui s'étoit armée plus puissamment pour la défense du Professeur. Vous le voulez, reprit le pere un moment après qu'il eut cessé de parler, je lui pardonne. Qu'il me fasse un état exact de ses dettes, je les paierai quelles qu'elles soient; mais c'est la dernière preuve qu'il recevra de mes bontés. S'il

en abuse , je le renie hautement pour mon fils ; & je le charge de ma malédiction. Miss Morson éclate en transports de joie. Son frere , affectant tous les dehors du repentir , proteste dans les termes les plus forts de se conduire désormais de telle sorte qu'il effacera de l'esprit du plus tendre des peres jusqu'aux dernieres traces de ses excès passés. La réconciliation fut scellée par des embrassements mutuels. Après des crises si violentes , le Docteur avoit besoin de repos , on le laissa seul. Le Professeur & son ami allerent rire de sa facilité. Miss Morson rentra chez elle , & se livra aux réflexions que firent naître dans son esprit les désordres de son frere , la profonde affliction qu'ils caufoient à l'auteur de leurs jours , & les circonstances qui la regardoient plus particulie-

rement, & dont nous ne tarderons pas à exposer les détails aux yeux du Lecteur.

CHAPITRE XXIII.

LE triste & déplorable pere de famille avoit été trompé trop souvent par son fils, pour compter sur ses promesses. Plutôt pour n'avoir rien à se reprocher que flatté d'aucune espérance, il résolut de faire observer de si près le Professeur, qu'il ne pût lui cacher aucune de ses démarches. Il fut qu'il alloit assidûment chez Miss Gloriole; que le Chevalier l'y accompagnoit quelquefois; qu'il se tenoit chez cette fille des assemblées où tout le monde n'étoit pas admis, & où on voyoit se rendre plusieurs

personnes qualifiées ; que c'étoit pour cette fille qu'il faisoit une si prodigieuse dépense ; qu'avant d'entrer dans sa maison , il parcouroit les boutiques de la Ville & lui portoit tout ce qu'il y achetoit ; qu'il en usoit souvent de même en sortant , pour commander ou choisir des marchandises. Ces nouvelles replongèrent M. Morson dans une tristesse mortelle. Il crut arrêter les progrès de cette énorme dissipation , en prévenant les Marchands de ne faire aucune avance à son fils. Il leur envoya à chacun un billet où il les en prioit , comme du plus grand service qu'ils pussent lui rendre.

Cette circulaire eut tout le succès qu'il en attendoit : mais elle produisit un effet qu'il étoit impossible au Docteur de prévoir. Son fils sans ressource , harcelé par les demandes

instantes de sa Maîtresse, hors d'état de satisfaire à aucune, déchiré de remors, accablé des plaintes importunes que Gloriole lui adressoit sans cesse sur les délais qu'il apportoit à leur mariage; ce fils, dis-je, ne vit qu'un moyen de s'y soustraire, & de sortir de l'abyme où il s'étoit plongé : c'étoit de consentir enfin à donner la main à l'Actrice. Cette alliance fut donc célébrée avec toutes les précautions nécessaires pour la tenir secrète. Alors l'avidité de Gloriole se rallentit. Affranchi des inquiétudes qu'elle lui caufoit & des manœuvres humiliantes où elle l'engageoit, le nouvel époux jouit de quelque repos. Il avoit exigé, de son côté, qu'il ne feroit à son épouse que des visites rares, afin d'éviter les soupçons, & de regagner assez sur le cœur de

son pere pour l'amener par degré à rarifier leur mariage. Gloriole, qui, contente d'avoir un mari, se soucioit peu qu'il fût témoin de toutes ses actions, avoit accepté cette condition en faisant toutes les grimaces requises en pareil cas.

L'émissaire du Docteur ne manqua pas de l'instruire qu'il ne voyoit plus son fils errer chez les Marchands, & qu'il alloit très rarement chez Gloriole. Il étoit plus assidu chez lui, fréquentoit peu de maisons, paroissoit de la meilleure intelligence avec sa sœur, & avoit pour lui-même les plus tendres attentions. Le Vieillard étoit transporté de joie à un changement si inespéré, le regardoit comme l'effet des réflexions, de la honte, & d'un sincere repentir. Il ne doutoit point qu'enfin revenu à lui-même, son fils

ne déplorât ses égarements, & ne mît tout en œuvre pour ne lui donner dans la suite que de la satisfaction. Miss Morfon, à son tour, va devenir pour lui le sujet de nouvelles peines.

Elle gardoit la chambre opiniâtrément. Quand son père la pressoit de l'accompagner en ville, toujours quelque incommodité l'en empêchoit. Sa parure étoit plus recherchée que de coutume. Sur son teint, le lys effaçoit les roses; une nuance de tristesse modéroit la vivacité de ses regards. Son père en étoit allarmé. N'avoit-elle point de chagrins secrets? ne desiroit elle pas des choses qu'il étoit en son pouvoir de lui procurer? n'avoit elle pas vu à ses amies quelque robe, quelque ajustement qui lui eussent plu? Elle pouvoit le lui déclarer. Elle connoissoit

sa tendresse; elle ne devoit point craindre qu'il s'opposât aux moindres de ses vœux.

A ces questions, à ces offres pleines de bontés, Miss Morson s'efforçoit de prendre un air plus gai, protestoit, en embrassant son pere, qu'elle n'avoit rien à desirer, & qu'aucune de ses compagnes n'étoit plus heureuse qu'elle. Il attribuoit ces légères altérations dans son visage & dans son humeur aux impressions que les désordres de son frere avoient faites sur son ame délicate & vertueuse; & les prétextes qu'elle alléguoit, pour se dispenser de sortir, à la haine d'un monde, où l'innocence des mœurs échouoit contre l'écueil de la volupté. O Morson! pere indignement trahi! tes enfants accablent ta vieillesse d'amertume & de chagrins, & ton amour pater-

nel leur prête des armes contre toi.

Cette fille qu'il avoit chérie pendant le dérangement du Professeur, comme l'unique consolation de sa vie, en qui il avoit mis toute son espérance, dont la vertu lui caufoit des transports si doux; Miss Morson étoit enceinte de quatre mois. La crainte que la grossesse ne s'apperçût, étoit la source de son goût prétendu pour la solitude, & de ses recherches raffinées dans son habillement. Son Amant, le Chevalier Brocsham, n'avoit plus le même empressement pour elle. Il passoit des semaines entières sans qu'elle pût le voir en particulier; s'il montoit un instant chez elle, il prenoit la fuite dès qu'elle lui parloit de son état & de ses promesses; on ne manquoit point de prétextes d'en différer l'ac-

complissement. Il étoit insensible à ses instances & à ses larmes. Tantôt ses affaires ne lui permettoient pas encore de conclure, tantôt il appréhendoit un refus de la part de son pere. Dans une si cruelle extrémité, elle ne voyoit que son frere, à qui elle pût confier son funeste secret. Quelle confiance! De quel œil regarderoit il une sœur assez hardie pour lui avouer son déshonneur? A qui donc avoir recours pour obliger le Chevalier à réparer un tel affront? se condamneroit elle à la honte & aux larmes le reste de ses jours? Vingt fois elle fut prête à lui déclarer ce triste mystere, & vingt fois sa langue glacée refusa de servir son cœur.

Le Professeur lui en fournissoit de fréquentes occasions, il lui faisoit chaque jour plusieurs visites. Lui-

même avoit besoin de lui épancher son cœur, & de ses secours. Le secret de son mariage étoit un fardeau qui lui pesoit à porter. Il aimoit sa femme, & la contrainte où il vivoit avec elle étoit un supplice pour son cœur. Son amour propre flatté qu'elle l'eût préféré sur tous ses rivaux, souffroit impatiemment de n'oser publier son triomphe. Il menoit une vie triste chez son pere ; il n'osoit voir personne par égard pour lui & pour ses propres intérêts, & dans la crainte que Miss Gloriole n'en conçût de la jalousie. Au contraire, il pouvoit vivre avec elle dans l'abondance, les plaisirs, & voir la bonne compagnie. Ces considérations lui faisoient desirer ardemment l'aveu de son pere. Miss Morson lui paroissoit la meilleure avocate qu'il pût employer auprès

de lui. Une sagesse soutenue, un attachement constant, lui donnoient sur son cœur des droits que ses erreurs avoient altérés. Le Vieillard lui-même avoit avoué qu'elle seule n'avoit porté nulle atteinte à son bonheur & à sa tendresse. Il ne voyoit donc qu'elle qui pût lui annoncer son aventure, & obtenir un consentement dont à la rigueur il pouvoit se passer selon les loix du Royaume, mais dont il sentoit que le refus empoisonneroit ses plus beaux instans.

Tel étoit l'objet des visites dont nous venons de parler. Quelque résolution qu'il eût prise avant d'entrer chez sa sœur, dès qu'il étoit en sa présence, il n'avoit plus la force d'entamer cette matiere. Il paroissoit rêveur, embarrassé, inquiet, commençoit des phrases, les inter-

compoit, semoit l'entretien de *si*, de *mais*, de *que ne puis-je ! ô Ciel !* Miss Morson s'apperçut de ce trouble : elle en conclut qu'il avoit quelque chose d'important à lui révéler ; espéra que si elle pouvoit être utile à son frere, son secret lui coûteroit moins à déclarer, & qu'il prendroit plus vivement ses intérêts. Elle l'attendit donc. Enfin il se détermina, lui apprit son mariage, & surtout les brillants avantages qui devoient l'accompagner. Mais il laissa le voile étendu sur ce qui devoit les lui procurer. Je fais, ma chère sœur, ajoute-t-il, l'empire que vous avez sur l'esprit de mon pere ; employez-le, je vous conjure, à détruire un préjugé qui est si contraire à mon bonheur. Je ne me le fais point dissimulé : j'ai fait tout ce qui dépendoit de moi pour retarder une al-

Ehance qu'il proscrie, jusqu'à ce que les biens qu'elle me promet passent la justifier. Les circonstances se sont opposées à cet arrangement. Voilà ce qu'il faut faire entendre au Docteur : mon mariage est revêtu de toutes les formalités légales, il n'y a plus de remède ; autre raison sur laquelle vous appuierez avec le zèle & l'amitié que je vous connois pour moi. Quand je serai en possession de la fortune qui m'attend, je la partagerai avec vous ; je n'en ferai de cas, qu'autant que je la verrai contribuer à votre satisfaction. Ah, chere sœur ! si vous saviez les emplois, les honneurs qui me sont destinés ! Le moment d'en jouir approche. Miss Morson, dans une maison opulente, entourée d'une cour nombreuse, oubliera, dans le sein des plaisirs, la triste unifor-

mité de la vie bourgeoise, & l'ennui d'une solitude toujours dure à votre âge. Le desir de vous en tirer redouble mon impatience. Que je serai heureux d'adoucir votre sort ! que ne le puis-je dès à présent !

Mifs Morson le remercia de ses intentions, promit de tout mettre en usage pour porter le Docteur à lui être favorable, & à lui accorder un aveu d'où dépendoit son bonheur. Ils concertent ensemble des moyens les plus efficaces pour assurer le succès de cette négociation. Toutes les mesures prises, & le moment de l'entamer choisi, Mifs Morson jette sur son frere un regard plein de tendresse & d'inquiétude ; quelques larmes coulent de ses yeux languissants, un profond soupir lui échappe. Chere sœur, vous pleurez, lui dit le Professeur ! Qu'avez-vous ?

Ah !

Ah! c'est ma conduite qui vous attriste. Vous rougissez des débordements d'un malheureux frere..... Je ferois au désespoir, sans doute, que vos projets ne vous succédassent pas au gré de vos desirs. Mais vous êtes assuré de la possession de ce que vous aimez ; qu'on approuve ou non votre choix, il vous suffira qu'il vous rende heureux. Plut au Ciel que je n'eusse point d'autres sujets d'alarmes que vous!.... Quels sont-ils? Parlez, je vous suis dévoué par reconnaissance & par affection.

Les pleurs coulent avec plus d'abondance. Eperdue, n'osant lever les yeux, elle reste en silence. Le Professeur lui prend une main, & la conjure de s'expliquer avec confiance.... Hélas! j'y ai un grand intérêt. La honte, le remord.... que vous allez me mépriser, me haïr!

Partie II.

I

Ah, mon frere! daignez ne voir en votre sœur que l'objet le plus digne de pitié; cette infortunée paie si cher sa foiblesse! Elle lui apprend tous les efforts que le Chevalier avoit faits pour la séduire, les serments de ne jamais abuser de sa confiance, les promesses authentiques de l'épouser, les délais continuels qu'il y apportoit, & les marques trop visibles de son refroidissement. Elle supplie son frere, à son tour, de l'aider à se faire rendre justice; ajoutant que l'amitié lui donnoit sur son Amant les mêmes droits qu'elle pouvoit avoir à l'estime de son pere. Alors, elle se jette aux genoux du Professeur, & les arrose d'un torrent de larmes. Il la relève & la console. Loin de lui faire les plaintes que sa faute méritoit, il la félicite de ce que son choix étoit

tombé sur son ami. Je ne doute point qu'il ne vous épouse en effet, continue-t-il ; il ne differe que par les mêmes raisons que j'avois de retarder mon mariage. Il cédera, comme moi, aux circonstances, soyez-en sûre. Vous n'avez plus besoin de moi : dans peu, le Chevalier vous rendra une des plus grandes Dames de l'Angleterre ; son rang & sa fortune sont déjà tels aujourd'hui, que mon pere ne doit tenir son alliance qu'à honneur. Votre faute est bien pardonnable, puisqu'elle opérera votre élévation. Je n'aurai qu'un mot à dire à mon ami pour vous tranquilliser, ne vous allarmez donc point. S'il m'étoit permis de vous instruire de tout, vous concevriez toute l'étendue de votre bonheur. Mais je suis lié par des nœuds trop sacrés pour les

rompre. Ce mystere se dévoilera un jour à vos yeux de lui-même. Je vous réponds d'engager Brocsham à vous donner une prompte satisfaction , & bientôt vous ferez son épouse. Que mes intérêts ne sont-ils aussi faciles à concilier que les vôtres ! Je vous le répète , chere sœur, employez tous vos soins en ma faveur. C'est à moi à exciter votre pitié. Epoux , sans en oser avouer le titre , j'ai dédaigné les droits de la Nature ; j'ai offensé l'autorité paternelle ; j'ai enfin attaché le bonheur de ma vie à un objet flétri dans l'opinion publique. Tels sont les crimes dont j'implore le pardon. Songez que , si je ne l'obtiens pas , votre frere est plongé pour le reste de ses jours dans un abyme de malheurs. Miss Morson lui jura de conduire cette affaire

avec toute l'adresse & l'intelligence dont elle étoit capable, lui recommanda d'user de la même chaleur dans la sienne; & ils se séparèrent, l'une flattée des plus douces espérances, & l'autre craignant que son pere lassé de tout ce qu'il avoit fait pour lui, ne lui refusât constamment cette dernière grace.

CHAPITRE XXIV.

QUI pourroit exprimer la joie de Miss Morson? Nulle plainte, nul reproche de la part de son frere. Que dis je? une faute qui devoit la couvrir de honte à ses yeux, dont elle avoit appréhendé, pleuré l'aveu plusieurs jours avant d'oser

le faire ; cette faute avoit été approuvée du Professeur , il l'en avoit félicitée ; elle devoit être une source d'opulence & de grandeurs pour elle. Il avoit dissipé les craintes que la froideur & les délais du Chevalier lui avoient inspirées. Son attachement étoit sincere. A la premiere instance , il seroit prêt à lui donner la main. Son pere étoit intéressé à n'y point apporter d'obstacles. Que d'heureuses circonstances réunies ! Elles bannirent de son ame les chagrins & les allarmes dont elle se nourrissoit depuis quelques semaines ; elle ne trouvoit en un mot , dans son état , que des motifs d'espoir & de satisfaction.

Lety , sa nourrice , & qui lui servoit de femme de chambre alors , avoit été mise dans sa confiance. Témoin des marques de froideur

que sa Maîtresse recevoit de son Amant & des prétextes peu satisfaisants qu'il alléguoit pour différer son mariage, elle en tiroit un mauvais augure. Ma chere Mifs, disoit-elle en elle-même, est perdue : je ne vois que trop que le Chevalier ne l'épousera point; je crains qu'il ne disparoisse dans peu de jours. Que deviendrions-nous ? Le tems presse. Déclarons tout au Docteur. Je lui dirai que, malgré les précautions de sa fille, je me suis apperçue qu'elle est enceinte; que j'ai découvert adroitement que le Chevalier l'avoit séduire par de belles promesses; que, depuis qu'il la savoit enceinte, il montoit très peu chez elle; & qu'il y avoit apparence qu'il n'avoit pas dessein de lui tenir parole. Par là, ajoûtoit-elle, je me mettrai à l'abri de tout re-

proche : Monsieur le Docteur m'aura obligation de l'avoir averti , contraindra le Chevalier à remplir ses engagements , & sauvera l'honneur de ma Maîtresse. Elle aura un peu de honte en paroissant devant son pere , se fâchera contre moi de ce que je lui aurai dévoilé ce mystere ; mais il n'y a pas d'autre moyen de la tirer d'embarras : elle sera forcée d'avouer que je ne pouvois mieux la servir.

Elle se rend chez le Docteur , lui demande un entretien secret , & lui apprend toute l'intrigue dans les plus grands détails. Immobile , anéanti , les yeux errants , oppressé de mille mouvements contraires , il reste un instant , sans pouvoir proférer une parole. Je connois , poursuit Lery , quel doit être l'excès de votre douleur , mon cher

Maître, la mienne est inexprimable. Le désespoir n'est qu'un mal de plus dans un accident sans remède; & il y en a à celui que je viens de vous apprendre. Ayons-y recours quand le Chevalier viendra; forcez-le à réparer l'outrage qu'il a fait à votre fille. Vous avez pour vous les Loix, les Magistrats & l'innocence de Miss Morson. Son Amant est un séducteur qui a, je le jurerois, abusé de sa foiblesse: qu'il lui rende l'honneur en l'épousant. Il est un parti avantageux, j'espère qu'il rendra ma Maîtresse heureuse. Enfin, Monsieur, concluez promptement cette affaire, ou craignez que Brocsham ne vous échappe: mais je vous conjure, au nom du Ciel, de ne point affliger, par trop de sévérité, une infortunée que sa faute accable de

honte & de remords, & que des reproches amers précipiteroient au tombeau.

L'intérêt que Lety prenoit au cruel sort de sa Maîtresse, la compassion qu'inspire naturellement une triste victime de sa crédulité & de sa confiance, la sagesse, la vertu de Miss Morson jusqu'à cette chute fatale, l'espoir d'engager le Chevalier à en arrêter les suites par un mariage honorable, la tendresse paternelle supérieure à tous les sujets de mécontentements; tant de motifs, dis-je, avoient un peu calmé l'esprit du Docteur. Il renvoya Lety, en lui défendant de rien dire à sa Maîtresse de ce qui venoit de se passer, & s'occupe tout entier de ce nouveau malheur, & des moyens d'empêcher qu'il ne parvienne à son comble. Voilà donc,

s'écrioit-il au milieu de ces réflexions ; voilà donc cet enfant que , dans les égarements de son frere , je regardois comme mon unique consolation ! Cette fille , dont la vertu & l'innocence étoient un spectacle si doux à mes yeux , a cédé aux amorces trompeuses des passions. Voilà donc , perfide Brocsham , la réforme de tes mœurs , & le fruit de ta souplesse & de ton hypocrisie ? Tu as perdu , déshonoré mes enfants : ton crime flétrit plus de quarante ans de vertu ; tu plonges une famille qui a vécu avec gloire , dans un abyme de chagrins & d'opprobres. Hélas ! puis je me plaindre que mes enfants se soient laissés surprendre à tes séductions , moi qui ai eu une confiance si aveugle en toi , qui craignois de ne pas te donner auez

de marques d'amitié , qui m'applaudissois de t'avoir connu , qui faisois sans cesse l'éloge de tes sentimens ? O pere crédule & imprudent ! c'est toi même qui t'enfonces le poignard dans le sein ; c'est toi qui as aidé à corrompre ton fils & ta fille. Ton aveuglement fut extrême , les peines qui le suivent le sont à leur tour.

Son cœur déchiré de combats affreux , son esprit épuisé , pour m'exprimer ainsi , par l'amertume de ses diverses pensées , sembloient dans un délire mortel. Il ne sortit de cette sorte d'accablement que pour reprendre le cours de ses réflexions cruelles. Le Chevalier , cet ami perfide à qui le vice étoit familier , le déshonneur & les larmes d'autrui indifférents , voudroit-il épouser sa fille ? La débauche se rit des

viâtes qu'elle imole à ses voluptés infâmes ; la désolation , l'infamie qu'elle verse sur des familles , ne servent que de matiere à ses plaisanteries : le malheur de toute la vie est pour elle une bonne fortune , une victoire dont elle fait parade. Quand il l'épouserait , quels procédés attendre d'un hypocrite qui emprunte le titre sacré d'ami , pour s'insinuer dans une maison , y mettre tout en désordre , en alarmes , & changer la douce paix qui y régnoit , en tumulte , en confusion & en gémissements ? L'infortunée Morson couvrirait son honneur , mais à quel prix ? Unie à un homme accoutumé à se jouer des liens les plus saints , à violer les loix les plus respectables , ne partageroit-elle pas avec lui le mépris universel que ses débordements ne

manqueroient pas de lui attirer ? L'exécration qu'une telle conduite lui méritoit de la part de la Société entiere , ne rejailliroit-elle pas sur elle ? Son pere , ce malheureux Vieillard , en consentant à cette indigne alliance , ne s'exposeroit il pas aux plus justes reproches ? Ne vaudroit-il pas mieux , pour sa fille , de ne contracter aucun engagement après cette funeste aventure ? Vivant dans la retraite , effaçant le souvenir de sa faute par des regrets constants & des mœurs pures , ne seroit elle pas plus heureuse ? Epouse du traître Brocsham , plaintes ameres sur l'espece de violence qu'on lui auroit faite de lui donner sa main , duretés continuelles , mépris de sa personne , retranchements peut-être du nécessaire ; tel étoit le partage que ce caractere odieux lui destinoit.

Flottant entre le desir & la crainte ; il ne savoit à quoi se résoudre quand on lui annonça le Chevalier & son fils.

Le dernier, en sortant de l'entre-tien dont nous avons parlé avec sa sœur, étoit allé sans perdre de tems trouver son ami, & l'avoit menacé de le trahir, s'il n'épousoit une infortunée à qui il avoit ravi l'honneur. Le Chevalier le prit d'abord sur le ton badin, ricanna, plaisanta, se retrancha sur la négative. Le Professeur lui parla avec tant de chaleur & de véhémence, qu'il rêva un instant, & lui protesta qu'il étoit prêt à épouser sa sœur, qu'il eût été charmé de pouvoir attendre des circonstances plus heureuses ; que c'étoit dans cette seule attente qu'il avoit différé de la demander à son pere ; qu'il craignoit que celui ci ne fût

pas encore revenu parfaitement de la prévention où il étoit contre lui ; qu'il imaginoit à peine que les avantages considérables qu'il espéroit procurer à Miss Morson fussent suffisants pour le déterminer à la lui donner ; & que néanmoins si , dans l'état où étoient les choses , il agréoit sa demande , leur mariage seroit conclu dans vingt-quatre heures , pourvu que , pour des raisons particulières , il consentît à ne point le déclarer jusqu'à nouvel ordre. Le Professeur l'embrassa avec transport ; & , après être convenu de profiter d'un moment qu'ils croyoient favorable pour prendre des arrangements qui n'avoient rapport qu'à lui , son ami voulut bien passer tout de suite chez le Docteur.

Ils y entrent , l'un dans la confusion & le tremblement , & l'autre

avec cette contenance assurée que l'habitude du crime donne presque au même degré que la pratique du bien. Les couleurs me manquent pour peindre la situation du pere en voyant le seducteur de sa fille. Son sang se glace dans ses veines, le frisson de la mort semble engourdir ses sens éperdus. Il détourne la tête & pousse un cri lugubre & perçant. A ce spectacle qui eût attendri l'ame la plus barbare, Brocsham fut interdit, il recula deux pas en arriere. Il ignoreit que le Docteur fût instruit de son commerce clandestin avec Miss Morson. L'abattement, l'horreur répandus sur son visage, le convainquirent que ce mystere lui avoit été révélé. Il prend son parti d'après ces notions, & lui adresse ainsi la parole : Vous savez, respectable Vieillard & le plus digne des peres,

un secret qui vous cause une juste douleur : je vous l'eusse épargnée, si je me fusse flatté d'obtenir plutôt votre consentement. Je comptois que de nouveaux biens & des dignités dont je serai incessamment pourvu, donneroient plus de poids à mes instances, & effaceroient de votre esprit un reste de défiance que vous pouvez avoir de mes sentimens. Ils ne sont que purs & honnêtes envers Miss Morson. Ma tendresse pour elle, le retour dont elle m'honore, nous ont trahi, & me font sans doute passer pour un monstre à vos yeux. Couronnez les de votre aveu : accordez-moi un titre, qui me sera plus précieux que toutes les grandeurs ; & je consacrerai le reste de ma vie au bonheur de Miss Morson, & à jouir de votre estime.

Ces honneurs, ces biens, le bon-

heur qu'il promettoit à sa fille, l'atteinte que souffriroit sa gloire s'il la refusoit à ses vœux, ces dispositions favorables où il étoit depuis assez longtems à l'égard de Brocsham ; tout parla en sa faveur. Vous avez abusé de ma confiance, reprit le Vieillard en soupirant : si c'est en effet pour la tranquillité de ma fille, je vous le pardonne ; si vous vous proposez un autre objet, laissez-nous pleurer une foiblesse, pour laquelle on aura peut-être quelque pitié. Laissez nous dévorer en secret nos chagrins. Le vif repentir de ma malheureuse fille sera une sorte de consolation pour moi. Je descendrai du moins au tombeau avec la certitude qu'elle n'aura d'autre peine que ce triste ressouvenir. Le Chevalier se jette à ses genoux, & proteste par ce que les serments ont

de plus fort & les prieres de plus rouchant , qu'il n'a en vue , dans le mariage , que la satisfaction de Miss Morson & de son honorable famille. Le Docteur le releve , mande sa fille , lui fait une courte exhortation où il glissa légèrement sur sa faute , appuya sur les devoirs de l'état qu'elle alloit embrasser ; mit la main du Chevalier dans la sienne , & leur donna sa bénédiction. On dresse , on signe les actes nécessaires en pareille rencontre. Le reste du jour se passe en égards , en témoignages de joie & de tendresse. Miss Morson n'a rien de plus pressé que d'apprendre cet heureux événement à Lety , qui n'oublie pas , de son côté , de l'instruire de la part qu'elle prétend y avoir. Le moyen de se plaindre d'une indiscretion qui étoit suivie d'un succès si inespéré !

On pardonne à la nourrice ; & , en attendant le moment de la célébration fixée à minuit , afin de la rendre secrète comme le Chevalier l'avoit désiré , on se livre à la joie qu'inspirent les circonstances , mais sans négliger les intérêts de son frere. La fin du dîner est l'heure qu'elle choisit pour se jeter aux pieds de son pere , & implorer sa grace.

CH A P I T R E X X V.

A PEINE elle avoit formé ce projet , que le Professeur entra dans sa chambre , accompagné du Chevalier. Elle lui communiqua ses idées , & pria le Chevalier de joindre ses instances aux siennes. Son frere change tout-à-coup de résolution. La

honte d'avoir commis une action qu'il désespéroit que le Docteur approuvât jamais; la crainte d'empoisonner, par une demande indiscrette, des moments si doux, le peu de tems qui lui restoit pour recueillir les fruits de son mariage; tous ces motifs le déterminèrent à laisser les choses dans l'état où elles étoient. On se rendit à ses desirs. Mais un ami du Docteur vint rompre ces mesures.

Il couroit dans Cambridge un bruit sourd que le jeune Morson avoit épousé une Actrice; ce bruit se répandoit dans l'Université. Plusieurs de ses Membres murmuroient déjà hautement qu'un de leurs Confreres se fût avili à ce point. On parloit de convoquer une Assemblée, d'y citer le Professeur, & de l'y faire rendre compte de sa conduite,

Si ce bruit étoit fondé , il falloit tâcher de prévenir un affront public ; s'il ne l'étoit pas , il convenoit de réprimer un faux bruit , & d'arrêter des soupçons toujours humiliants & qui laissoient après eux de fâcheuses impressions. Mû par ces considérations , & par l'étroite amitié qui régnoit depuis longtems entr'eux , Monsieur Odowel (ainsi s'appelloit cet ami) crut devoir avertir le Docteur de ce qui se passoit , avant que la chose allât plus loin. Il arriva peu de tems après que son fils & Brocsham l'avoient quitté. La conversation commence par les compliments d'usage , & se continue sur quelques matieres générales & indifférentes. Enfin , Monsieur Odowel paroît pénétré de douleur d'être obligé d'apprendre à son ami un incident des plus cruels , s'il étoit vrai ;

mais, ajôûte-t-il, n'y voyant aucune vraisemblance, mon cher ami, il ne s'agit que de faire cesser de vains murmures : ainsi ne vous allarmez pas d'avance d'un fait que je regarde comme supposé, & dont je ne vais vous parler, que parceque tout faux qu'il est, il vous importe de le détruire jusques dans ses suites.

Alors, il lui raconte l'histoire du mariage de son fils avec Glorïole, la sensation qu'elle fait dans l'Université, & les dispositions violentes où sont plusieurs de ses Membres. Jugez, Lecteur, de la situation affreuse du Vieillard à ce récit fatal. Un homme qui n'a pas perdu de vue un seul instant l'intérêt de sa gloire, qui, par sa sagesse autant que par ses lumieres, est parvenu aux premieres Dignités d'un Corps respectable ; en considération duquel

qu'on y a accordé une place distinguée à son fils; que la voix du peuple avoit élevé trois fois au rang de Sénateur. Cet homme n'a qu'un fils, qui se déshonore par une alliance indigne du moindre Citoyen; qui se fait exclure d'une Compagnie à laquelle son pere a présidé, où son nom étoit en vénération; qu'une fille forcée de s'unir à son séducteur, & qui, dans le moment même où il espéroit qu'elle le dédommageroit par sa persévérance dans la vertu, des égarements de son frere, lui cause les plus cuisants chagrins. Quand il ne voit pour elle d'un côté que l'infamie, & de l'autre qu'un enchaînement de maux qui marqueront tous les instants de sa vie: son fils a mis le comble à ses excès, & a encouru le plus sanglant des outrages.

En vain M. Odwel veut lui persuader que cette aventure est destituée de vraisemblance & de fondement ; il fait jusqu'à quel point le Professeur a poussé l'extravagance & le dérangement ; il fait où conduit le délire des passions : ces apparences, que son ami ne trouve pas suffisantes, sont des réalités, des certitudes trop frappantes pour lui, qui connoît les folles dépenses & les assiduités de son fils chez Gloriole ; pour surcroît d'horreur, il ne peut attribuer les unes & les autres qu'à la liaison qu'il a formée avec Brocsham. C'est l'exemple de ce débauché, qui a perverti un jeune homme de la plus rare espérance. Hélas ! avant qu'il le vît, modeste, rangé, exact à tous ses devoirs, les peres le citoient à leurs enfants comme un modele de vertu & de piété filiale ; & ce mê-

me jeune homme est devenu la honte de son Corps , l'objet du mépris & de l'indignation publique , & une source intarissable de larmes pour son malheureux pere. Son corrupteur , celui de sa fille , ce violateur des Loix de l'hospitalité , de l'amitié , ce caractere monstrueux qui s'est joué de la vertu , de la paix , de la confiance de sa famille ; ce barbare enlacera son nom avec le sien , sera l'époux de sa fille , le beau-frere , le gendre de deux malheureux , dont il déchire les entrailles , & qu'il accable de tous les tourments ensemble.

Ces réflexions le plongèrent dans un abattement d'où son ami eut peine à le tirer. Il s'efforça à le consoler par ce qu'il crut de plus propre à y réussir. Il lui représenta que , quand le fait seroit avéré , les obli-

gations que l'Université lui avoit ; la reconnoissance qu'elle en conservoit, les amis qu'ils y avoient tous deux, suffisoient pour appaiser les murmures & faire échouer des desseins contraires à ses intérêts ; que les premières passions étoient fougueuses, & méritoient quelque indulgence ; que de grands Seigneurs n'avoient pas toujours dédaigné ces sortes d'alliances, que la conduite réglée de leurs épouses avoit effacé les taches de leur premier état ; qu'au reste la fortune du fils ne pouvoit rejaillir sur le pere ; que même la haute réputation que le dernier s'étoit acquise seroit une espèce de sauvegarde pour l'autre ; que l'estime qu'on avoit pour celui-là feroit regarder celui-ci avec plus de pitié que d'aversion. Qu'en conséquence il étoit de la sagesse du pere

de supporter avec fermeté un événement qu'on ne manqueroit pas, supposé qu'il se vérifiât, d'imputer à la séduction de Miss Gloriole; & que tout le monde savoit combien ces sortes de personnes avoient d'ambition de s'allier à des familles honnêtes; qu'enfin, la résolution que cette fille avoit prise de se marier parloit pour elle, & qu'il y avoit tout lieu de présumer qu'elle lui donneroit une entière satisfaction.

Le Docteur versoit un torrent de larmes pendant ce discours. Ah! mon ami, reprend il, vous voyez un pere qui est dévoré, depuis plus de six mois, d'inquiétude & de douleur. Votre amitié le consoleroit, si les peines successives qu'il a éprouvées ne fermoient son ame à toute consolation. Je suis sensible aux soins que vous prenez pour donner quel-

que relâche à mes maux. Vous n'en connoissez que la moindre partie. Quand le Ciel cessera-t-il d'appesantir sa colere sur moi ? Par quel crime , hélas ! ai je mérité tout le poids de sa vengeance ? Si du moins l'alliance que vous m'annoncez étoit le terme de mes infortunes ! mais je n'ose l'espérer. Je n'entrevois , dans l'avenir , que des maux pires que tous ceux que j'ai soufferts. Grand Dieu ! fais taire dans mon cœur glacé d'effroi ces affreux pressentiments , ou termine une vie si infortunée. O mon ami , je deviens criminel , & je n'étois que malheureux : dans l'excès de mon aveuglement , j'ai la témérité de m'opposer aux Décrets de la Providence. Pardonne , Dieu Tout-puissant ; pardonne un crime dont je déplore l'énormité.

A ces mots , il retombe dans un

profond recueillement , d'où sortant tout à coup , non , mon ami , poursuit-il , gardez-vous de faire agir nos amis. Mon fils a avili son état , c'est un outrage pour le corps entier ; qu'il en soit puni dans toute la sévérité des loix de l'honneur. J'irai , j'irai moi-même à l'Assemblée ; & , si on me le permet , j'opinerai le premier à une peine qui effraiera tous ceux qui oseroient blesser un Corps si respectable par ses lumieres & l'utilité de ses leçons.

M. Odowel comprit que , dans l'agitation où il étoit , il falloit paroître céder à ses vues. Il promit donc de s'y conformer , & il se retira pour lui laisser prendre quelque repos. Le Docteur troublé , confondu , fit descendre son fils , & lui déclara qu'ayant eu la bassesse d'é-

pousser une femme telle que Gloriette, l'Université offensée qu'il eût osé blesser ainsi toute bienséance, alloit procéder à le rayer du nombre de ses membres; que lui-même le bannissoit pour jamais de sa vue, & qu'il étoit juste qu'il allât vivre avec son épouse dans l'ignominie & l'opprobre qu'il avoit préférés aux sentiments d'honneur.

Le Professeur se jette à ses pieds : il se retire dans un arriere cabinet, & ferme la porte sur lui, en lui répétant la défense de paroître à ses yeux. Le Professeur éploré, éperdu, remonte chez sa sœur, lui annonce ainsi qu'au Chevalier que le Docteur a découvert son mariage, & l'arrêt terrible qu'il vient de prononcer. On s'accorde unanimement à lui conseiller de laisser passer ce premier mouvement; & on lui pro-

mét, quand le Docteur sera dans un état plus tranquille, qu'on l'aura bientôt déterminé à lui rendre ses bonnes graces. En tout cas, lui dit Brocsham, en le tirant un peu à l'écart, j'e vous jure, mon ami, que vous aurez bientôt de quoi vous en consoler. Il ne se passa rien jusqu'au soir qui puisse intéresser le Lecteur. A minuit, le mariage de Miss Morson fut célébré dans le plus grand secret. Aux nouvelles assurances que le Chevalier s'empressa de donner à son pere de son attachement & de sa constance, le Vieillard leur réitéra sa bénédiction, fit pour eux les vœux les plus tendres; & le Chevalier se retira chez lui, comme on en étoit convenu, jusqu'à ce qu'il pût monter une maison convenable & publier son mariage.

CHAPITRE XXVI.

LE Docteur abbatu sous le poids de tant de maux enchaînés l'un à l'autre, végetoit dans un engourdissement total de ses facultés. Son ami avoit agi si puissamment auprès de ses Confreres, que loin d'entamer aucune procédure contre son fils, ils vinrent presque tous jurer au Vieillard que, le mariage fût-il vrai, ils ne cesseroient jamais de regarder le Professeur comme un digne Membre de leur Corps, & de lui témoigner les mêmes égards & la même estime qu'auparavant. Le Chevalier marquoit le plus tendre empressement à sa jeune épouse. Complaisances, petits soins, cadeaux sans nombre,

étoient de toutes les visites qu'il lui rendoit. Il passoit la plus grande partie du jour avec elle & avec son pere. Quoique celui-ci ne le vît pas volontiers, il ne pouvoit se dissimuler que si sa tendresse étoit aussi durable que vive, sa fille seroit parfaitement heureuse. Nos époux n'échappoient aucune occasion de lui parler du Professeur, du désespoir où il étoit de lui avoir déplû, & des efforts qu'il étoit résolu de faire pour le fléchir. Ils s'apperçurent que ces propos, tenus sans affectation, excitoient sa sensibilité & lui arrachotent quelques larmes. Ils le rapporterent au fils, en l'invitant à tout espérer, & s'employèrent avec plus de chaleur à lui procurer son pardon. Le Vieillard ébranlé étoit prêt à le lui accorder, quand une cruelle catastrophe mit le comble à tous ses malheurs.

Le Magistrat de Cambridge lui écrivit un petit billet, où il lui marquoit qu'il avoit fait arrêter Brocsham & Gloriole, convaincus d'un attentat qu'il lui expliqueroit s'il vouloit passer chez lui : qu'avant tout, & le plus secrettement possible, il fit sortir son fils du Royaume. Déchiré des plus vives allarmes, il fait chercher le Professeur partout, & ne peut découvrir ses traces. Il se transporte chez le Magistrat, qui lui montre un plan de conjuration, formé par le Chevalier Brocsham : le nom de Gloriole, & celui du Professeur appelé son mari dans ce plan, étoient parmi ceux des conjurés. Suivant ce complot & les papiers qui y avoient rapport, le soi-disant Chevalier ourdissoit cette trame en faveur du Prétendant & pour son propre avan-

rage. Un des premiers Officiers de ce Prince infortuné lui promettoit le Gouvernement de Cambridge & de la Province. Dix des principaux Seigneurs des environs devoient, dans huit jours, armer leurs Vassaux, & fondre de nuit sur les troupes du Roi & dans la Ville, & y égorger tout ce qui ne prendroit pas leur parti. Ce cruel incendie gagnant de proche en proche, seroit soutenu par des émissaires que les conjurés avoient dans les Provinces voisines, jusqu'à l'armée du Prétendant en Ecosse. Dans cette allarme générale, un secours considérable d'Etrangers avoit ordre de faire une descente dans l'Isle, de pénétrer jusqu'à la Capitale & aux pieds du Trône, en portant le feu & la mort par tout. Cette nuit étoit le signal d'un mas-

sacre universel dans toutes les parties des trois Royaumes qui s'obstineroient à quelque résistance.

Parmi les papiers dont nous venons de parler, le Magistrat lut une lettre, où on félicitoit le Chef de la conjuration, d'avoir mis le Professeur dans son parti. On convenoit que, vû le crédit dont son pere jouissoit dans la Province, il eût été plus avantageux de le gagner que le fils; mais que, puisqu'il y avoit tant de difficultés, il valoit mieux ne rien tenter auprès de lui, que de s'exposer au danger d'être découvert. Voici, ajoûta le Magistrat, comme j'ai été assez heureux pour pénétrer dans ce mystere abominable. Plusieurs bons Citoyens m'ont averti qu'il se tenoit chez Gloriole & ailleurs des assemblées suspectes; & qu'en approfondissant la conduite

de Brocsham, on y remarquoit des singularités qui sembloient annoncer un homme dangereux. Je fis passer cet avis à la Cour & à tous les Officiers supérieurs de guerre ou autres des environs. J'ordonnai d'observer de près les démarches de Brocsham : tous les rapports de mes espions me confirmerent dans l'opinion qu'on m'avoit donnée de lui. Hier au soir, on m'apprit qu'il soupoit avec vous : j'envoyai investir votre maison, & me transportai dans la sienne, où ses papiers, que je saisis, me fournirent les preuves les plus convaincantes de sa conjuration. J'allai avec une escorte l'attendre auprès de chez vous. Il fut arrêté, garroté sur le-champ, & je le trouvai muni du plan que vous venez de voir. Dès que je l'eus mis en sûreté, & hors d'état de commu-

niquer avec personne, je courus chez Gloriole, dans l'espérance d'y trouver plusieurs de ses complices. Sa maison entourée de manière que qui que ce soit n'en pût sortir, je ne fais pourquoi je m'avisai de monter seul à son appartement. Quel fût mon désespoir, quand j'aperçus votre fils avec elle. Sans donner le moins de soupçons que je pus à Gloriole, je le tirai à l'écart, & lui dis de se munir chez elle de quoi prendre la plus prompte fuite, & je passai dans un cabinet avec lui, où je lui appris que j'avois découvert le complot de Brocsham, & que je favoriserois son évasion. Et Gloriole, me dit-il, ma chere femme?.... Songez à vous & à la vieillesse de votre pere. Je lui mis malgré lui le riche écrin de l'Actrice dans sa poche; & alors je pas-

J'ai dans la piece où celle-ci étoit déjà baignée de larmes. J'appellai ma suite , & je la distribuai de sorte qu'elle ne put voir sortir le Professeur. Je fus tout étonné en revenant auprès de Gloriole, de lui voir un air plus assuré. Elle me confessa toute la trame ; mais ne voulut jamais nommer aucun des conjurés. Elle est morte cette nuit même, d'un poison qu'elle avoit apparemment pris, avant que d'être arrêtée. Je me flatte, cher Docteur, que vous ne désapprouvez pas la maniere dont je me suis comporté à l'égard du Professeur ; & que je n'aurai pas besoin de vous recommander le secret sur ce point. Je ne devois pas moins à l'ancienne amitié qui nous lie. Pour Brocsham & deux autres Seigneurs arrêtés comme lui, ils ne pour-

ront point attenter à leur vie. Je prie le Ciel qu'il épargne le sang de nos compatriotes, & que le Roi ne verse que celui du scélérat.

Pendant ce long récit, le Docteur muet, immobile, respiroit à peine jusqu'au moment où le Magistrat lui fit connoître que son fils devoit être sauvé. Il le remercia de l'intérêt qu'il prit à son sort, du mieux qu'il pût; il étoit si foible, qu'il fallut le reporter chez lui. Il se mit au lit. On désespéra près de quinze jours de sa vie. Sa malheureuse fille apprit par la voix publique l'odieux complot & l'état de son perfide Epoux. Elle accoucha secrètement d'un enfant mort, & elle étoit dans le même danger que son pere. On lut à celui-ci une lettre de son fils, datée de Calais : où il marquoit qu'il

n'avoit effuyé aucun accident dans sa fuite , & qu'il espéroit que son pere & son Prince lui pardonneroient un jour un crime où la jeunesse & la séduction seules l'avoient engagé. Cette lettre fut le salut de l'infortuné pere de famille. Il reprit des forces peu à peu. Miss Morson affranchie de la crainte de perdre un pere si tendre , fut aussi bientôt en état de descendre auprès de lui. Sa vue , ses soins , les preuves sinceres de son repentir avancerent sa convalescence. La clémence du Roi acheva sa guérison. Ce Prince magnanime , content du supplice du traître Brocsham , non seulement renvoya les autres prisonniers absous , mais encore il défendit toutes poursuites contre les personnes nommées dans la liste ; fit publier une am-

210 *Le nouveau Pere de famille.*

nistie en leur faveur , où il les invita, sur sa Parole Royale , de revenir dans le Royaume. Il y déclara que leur crime ne pourroit à l'avenir ni leur être reproché , ni les empêcher d'aspirer aux Charges de l'Etat ou à ses bienfaits. Enfin , il y condamna à un éternel oubli toutes procédures faites ou commencées dans cette occasion , & même le procès de Brocsham.

Une clémence si digne d'un Grand Prince fit échouer les entreprises de ses ennemis , & rétablit la tranquillité dans ses Etats.

Enfants , les liaisons de votre jeunesse sont les sources du bonheur ou du malheur de votre vie : & vous , Peres , du choix de vos amis dépendent le repos de vos jours & l'honneur de vos familles.

Fin de la seconde & dernière Partie.

